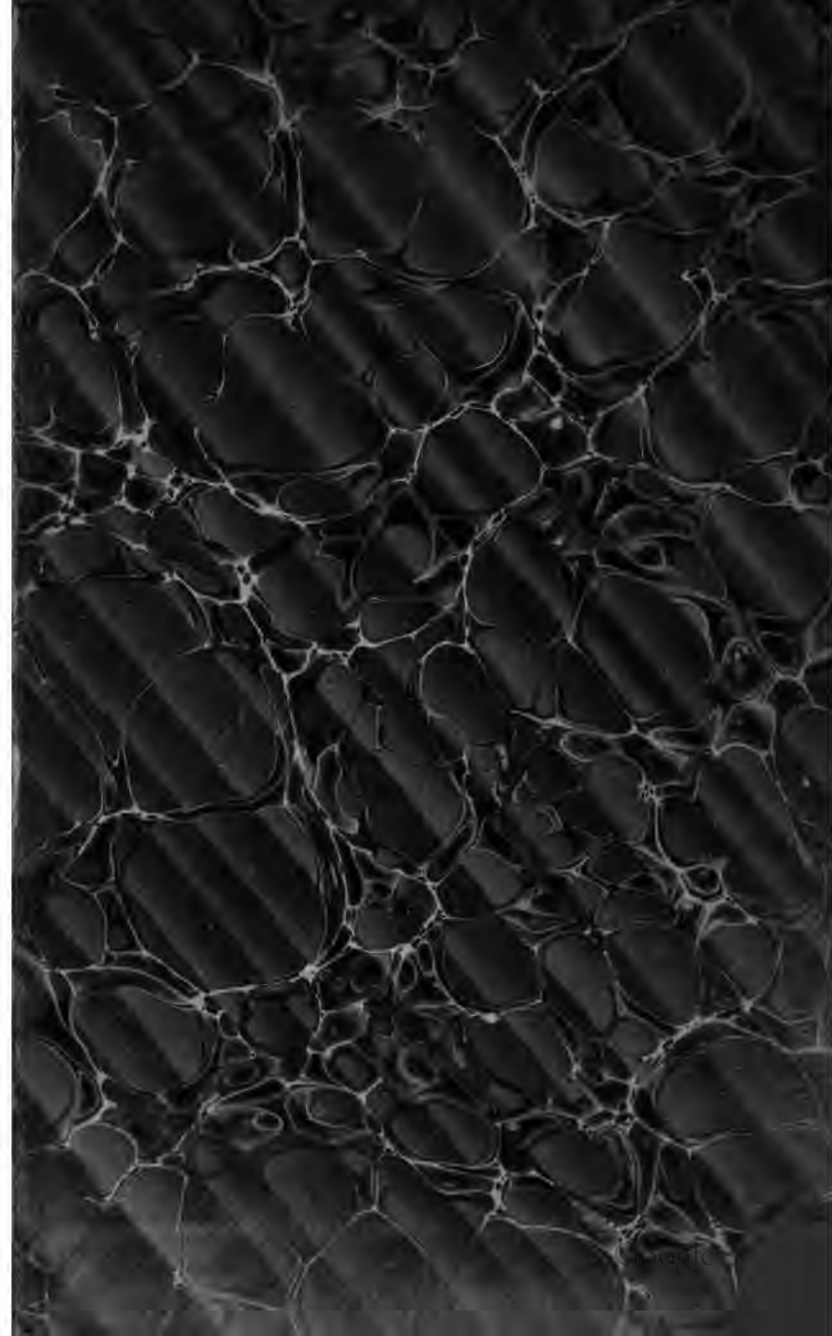

SIGILLVM ACADEMIAE HARVARDIANAE IN NOV ANG
CHRISTO ET ECCLESIAE
VE RI TAS



LA SIMPLIFICATION

DE

L'ORTHOGRAPHE

COULOMMIERS. — IMP. P. BRODARD ET GALLOIS.

LA SIMPLIFICATION

DE

L'ORTHOGRAPHE

PAR

LOUIS HAVET

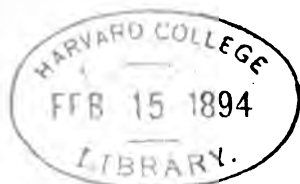
Professeur au Collège de France

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1890


HARVARD COLLEGE
FEB 15 1894
LIBRARY.

PRÉFACE

Les articles qu'on va lire ont paru dans divers périodiques et à diverses dates. Ils présentaient quelques redites; on voudra bien m'excuser de n'avoir pu les effacer toutes.

Le plus récent de ces articles est la préface naturelle des autres. C'est une lettre au Journal des Débats, *qui a paru dans le numéro du 4 mars 1890 :*

Notre *Pétition à MM. les membres de l'Académie française* sera prochainement remise à ses destinataires; notre propagande va cesser. Veuillez, une fois de plus, m'accorder votre hospitalité pour jeter un coup d'œil sur la campagne qui s'achève, et qui est chose assez neuve.

Ce qui est neuf, ce n'est pas l'idée de simplifier l'orthographe. Certains adversaires ont cru nous l'apprendre, mais l'idée est bien plus vieille encore qu'ils ne se l'étaient imaginé. Notre œuvre, l'humanité y travaille depuis trois mille ans au moins. Car l'his-

toire de nos écritures méditerranéennes, qui toutes, depuis ce temps-là, sont phonétiques en principe et diffèrent radicalement de l'idéographie de l'Extrême Orient, n'est que l'histoire d'une simplification graduelle. Le minimum de simplicité se trouve à l'âge des hiéroglyphes; le maximum, à l'âge de la sténographie.

Pour l'orthographe proprement dite, c'est-à-dire les règles suivant lesquelles on emploie les signes de l'alphabet, il y a eu des réformateurs *phonétistes* chez tous les peuples. Les Athéniens ont eu les leurs. A Rome, la première réforme orthographique fut exécutée par le fameux Appius l'Aveugle. C'était un haut personnage et un homme supérieur; il donna à la république le modèle de ses grandes routes et le modèle de ses aqueducs; il la sauva par son sang-froid, un jour que le Sénat était ému. Or, tout grand qu'il était, il ne crut pas indigne de lui d'alléger le fardeau des écoliers. Il daigna ordonner qu'on écrivît R quand on prononçait R. Sans lui, les Romains auraient continué indéfiniment à écrire *ausicula* pour *auricula*, et nous aussi, peut-être, nous écririons d'après eux l'*oseille* pour l'*oreille*. Le long de la voie Appienne il n'y a plus que des morts, mais les vivans [1] pratiqueront l'orthographe Appienne tant qu'il y aura des nations latines. — En France, les réformateurs n'ont jamais manqué. Le principal a été le corps des Quarante, l'Académie française. Chaque

1. Orthographe des *Débats*.

nouvelle édition de son Dictionnaire a marqué un pas vers le phonétisme, bien qu'elle ne se soit jamais piquée d'être phonétisante.

Ce qu'il y a de nouveau dans notre entreprise, c'est que des théoriciens parfaitement consciens, et qui tiennent à connaître leur propre pensée jusqu'au bout, ont tenu aussi à être modérés dans la pratique. Marle au XIXe siècle, Meygret au XVIe, avaient été des réformateurs un peu pressés. Ils avaient voulu faire appliquer d'emblée le phonétisme pur, arracher à nos grands-pères des résolutions qui pourront convenir à nos lointains descendans.

Nous n'avons pas répudié leurs doctrines, parce qu'elles sont vraies, et que la science la plus scrupuleuse ne peut que les ratifier. Nous n'avons ni renié, ni tu, ni escamoté, ni entortillé, ni raillé aucune idée qui fût juste en elle-même. Mais nous avons pensé qu'à chaque jour suffit sa peine, et qu'en orthographe, comme en politique, il ne faut demander aujourd'hui que ce qui peut s'obtenir demain.

A cette modération est dû notre succès auprès du public que nous sollicitions. Notre pétition a été signée par les linguistes les plus compétents, soit à l'Académie des Inscriptions, soit dans le haut enseignement. Le Collège de France, les grandes Écoles, les Facultés nous ont donné plus de 250 signatures; les lycées et collèges plus d'un millier; les écoles primaires plus encore, et pourtant, auprès des instituteurs et institutrices, nous n'avons pu faire de propagande méthodique presque nulle part. Les

grands et les petits journaux ont été amenés, parfois malgré eux, à discuter la pétition, soit pour la prôner, soit au moins pour la combattre.

Voilà des résultats d'autant plus remarquables, que la Société de réforme orthographique avait entrepris son œuvre sans s'inquiéter d'avoir d'abord de l'argent. Il a fallu que chacun de nous comptât sur sa propre ardeur et sur la bonté de la cause. Il est vrai que les adhérens, les apôtres même, sont venus s'offrir à nous, chacun faisant de son mieux, dans l'intérêt de ses compatriotes et de son pays et parce qu'il sentait qu'à nous aider il allait avoir bonne conscience.

Nous avons dû à cet empressement une des jouissances aujourd'hui les plus rares : c'est de voir des Français travailler ensemble de bon cœur à un même progrès pacifique, avec la conviction commune que c'est au profit de la France, et sans se demander si d'autres convictions les séparent. Tel de nos plus ardens zélateurs est connu comme protestant, tel prêtre catholique a écrit pour nous les articles les plus étudiés et les plus fermes. Nous avons des adhérens dans le Conseil municipal de Paris, les uns de gauche, les autres de droite; dans nos listes, l'ordre alphabétique nous a donné le plaisir de mêler leurs noms fraternellement.

Un succès particulier dont nous nous félicitons, ç'a été de faire comprendre aux gens éclairés l'utilité nationale de la réforme. Presque tout le monde, au début, ne pensait qu'à l'intérêt scolaire. On s'est enfin

rendu compte qu'il importe à la France, j'entends à l'État français, de ne pas rendre son idiome rébarbatif à plaisir. Voilà pourquoi, à l'unanimité, le Congrès de l'Alliance française nous a donné son adhésion, et pourquoi l'Alliance nous a rendu le grand service d'encarter notre circulaire dans son *Bulletin*. Voilà pourquoi d'autres que des grammairiens s'intéressent à la pétition, et pourquoi, comme le savent les lecteurs de ce journal, un amiral français a cru servir le pays en se faisant notre collaborateur.

Tout cela, encore une fois, est le fruit de la modération. Quoi de plus modéré, en effet, que des réformateurs qui ne prétendent pas agir par eux-mêmes, et qui n'agitent l'opinion que pour lui demander de s'en remettre à l'Académie française? Les esprits radicaux ne manquent pas parmi les signataires de la pétition, ni non plus les esprits timides; mais tous ont écouté la voix de la raison, soit pour s'assagir, soit pour s'enhardir; et tous ont fait également cet acte de fermeté, d'imposer silence à leurs impatiences ou à leurs appréhensions personnelles. Cela n'était pas moins méritoire que d'oublier à propos certains sujets de discorde. C'était se soumettre à l'autorité légitime. Car en matière d'orthographe, quoi qu'on ait pu dire ou écrire là-contre, l'autorité légitime est l'Académie.

Et voyez ce qu'on gagne à suivre l'esprit de discipline. Cette Académie purement française, où nul n'entre s'il n'est notre concitoyen, et dont les portes seraient fermées même à un Joseph de Maistre ou

à un Jean-Jacques Rousseau, nous avons obtenu qu'elle fût traitée en pouvoir souverain au delà de nos frontières. En même temps que notre pétition, elle en recevra une autre signée par les principaux professeurs de Genève, de Lausanne et de Neufchâtel, par ceux de Bruxelles, de Liège et de Gand. C'est encore une jouissance, croyez-le bien, que cette parfaite entente avec des étrangers qui sont nos frères de langue. Que vont-ils obtenir de l'Académie, et qu'allons-nous obtenir avec eux? Je ne sais encore, mais avoir demandé ensemble est déjà quelque chose :

Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui.

Vous voyez que, si nous nous sommes donné de la peine, nous en avons trouvé la récompense. Nous devons cette première satisfaction, pour une bonne part, au *Journal des Débats*, qui, dès le début, et avant même que la pétition fût lancée, a accueilli toutes nos communications avec un parfait libéralisme. En vous remerciant, j'aurais à remercier aussi non seulement le véritable initiateur de notre campagne, le fondateur de la Société de réforme orthographique, mon chaleureux et vaillant ami Paul Passy, qui est venu m'offrir la moitié de ses attributions, mon lot devant être la direction et le sien les corvées; non seulement notre cher précurseur, M. Francisque Sarcey, qui a bien voulu être un de nos fidèles champions, mais encore chacun des amis, connus ou inconnus, qui nous ont donné, sans

compter, du temps et du travail. Tel a été, à Genève, M. Paul Oltramare; tels ont été, en France, parmi bien d'autres, M. Max Bonnet, professeur à la Faculté des Lettres de Montpellier; M. l'abbé Ragon, professeur à l'École des Carmes; M. Barlet, qui a soutenu nos idées dans un journal patriotique, *le Vrai Français*. Nous devons beaucoup à l'Association des instituteurs et institutrices laïques du Nord. Je nommerai encore le savant M. Wulff, de l'Université de Lund, en Suède, qui a organisé une pétition spéciale des professeurs qui enseignent le français à l'étranger. Je ne puis nommer tout le monde, à beaucoup près.

Du moins je donnerai un souvenir à un ami disparu, dont la perte a été un grand malheur pour la science française, un grand malheur pour notre œuvre. Arsène Darmesteter, professeur à la Faculté des Lettres de Paris, était membre de notre Société de réforme orthographique. Ses principes en orthographe étaient exactement ceux que nous avons essayé de faire valoir : le phonétisme pour but idéal, la modération pour règle immédiate. Il se serait, de grand cœur, associé à notre œuvre, pour laquelle il avait combattu, à l'avance, tant dans son enseignement que dans ses travaux imprimés; bien mieux, c'est lui qui l'aurait conduite. Il nous aurait dirigés avec prudence et, en même temps, avec hardiesse, car, si son caractère était patient, sa pensée était précise. Il était admirablement préparé du côté technique; il avait la connaissance la plus approfondie,

soit de la nature et des lois du langage en général, soit de l'histoire particulière de notre langue. Mais la mort nous a enlevé notre chef au moment d'agir. Il a fallu qu'un autre prît le commandement; il convient à celui-ci, à tous égards, de rappeler quel cruel événement lui a imposé ce rôle à l'improviste.

LA SIMPLIFICATION

DE

L'ORTHOGRAPHE

LETTRE

à M. Paul Passy, secrétaire de la Société de réforme orthographique, 25 février 1887.

Vous me demandez ce que je pense de la réforme orthographique : je vous réponds bien volontiers. D'abord, je pense beaucoup de mal de l' « orthographe » actuelle.

Elle fait gaspiller la place et le temps. A quoi bon doubler la consonne dans *attraper*, quand on ne la double pas dans *aborder*, *agréer*, *aposter*, *atermoyer*? Et si un *p* suffit pour *attraper*, pourquoi en faut-il deux à *trappe*?

Elle fait gaspiller quelque chose de plus précieux encore, l'étude. La peine que l'enfant prend à graver dans sa mémoire le *t* double et le *p* simple d'*attraper*, mieux vaudrait qu'il la prît à lire dix lignes d'un classique.

Elle est antihistorique. Ce n'est ni l'orthographe de Voltaire, ni celle de Corneille, ni celle de la *Chanson de Roland*.

Elle est antiétymologique, car elle est capricieuse. Nous écrivons *aile*, du latin *ala*, et *pelle*, du latin *pala*;

nos pères, qui écrivaient tout bonnement *ele* et *pele*, n'étaient pas si inconséquents. C'est ainsi qu'ils écrivaient volontiers *fame*, de *femina*, comme *dame*, de *domina*. Ils écrivaient *vint* et non *vingt*, de *viginti*, comme nous écrivons *trente* et non *trengte*, de *triginta*; ils n'avaient pas eu l'idée grotesque de faire sauter le *g* de *viginti* par-dessus l'*n*. Sans le savoir, ils étaient meilleurs linguistes que nous, car ils n'écrivaient pas *legs* un mot qui vient de *laisser*, et *poids* un mot qui vient de *pensum*. J'insiste sur ces absurdités de notre « orthographe », non qu'elles en soient les inconvénients les plus graves, mais parce qu'elles servent à la défendre. Il y a de braves gens qui aimeraient à la voir respecter pour ses velléités étymologiques. Qu'il leur soit dit, avant qu'ils ouvrent la bouche, que le seul emploi de cet argument serait un brevet d'ignorance.

Mais le tout n'est pas de juger et de condamner la cacographie officielle : il faut obtenir qu'elle soit remplacée par quelque chose de moins mauvais. Ici, permettez-moi de ne pas vouloir aller trop vite. Il faut une réforme acceptable pour tout le public; c'est dire qu'il la faut d'abord acceptable pour l'Académie française. Car — c'est là un fait d'expérience — le public suit avec une discipline parfaite l'orthographe de l'Académie; il pratique sans retard les réformes que l'Académie a admises, il ne prend pas même connaissance de celles qu'elle ajourne. Il y a d'ailleurs possibilité d'action réciproque : le public obéit à l'Académie, l'Académie à son tour écouterait la voix publique, si celle-ci prenait la peine de parler. Le but à poursuivre me paraît donc pouvoir être défini ainsi : Proposer à l'opinion pour qu'elle appuie, à l'Académie pour qu'elle statue, des simplifications orthographiques qui ne rebutent ni l'une ni l'autre.

Cette formule implique que nous devons commencer par limiter nous-mêmes nos ambitions. Peut-être un pur phonétiste, qui se placerait dans l'absolu, pourrait-

il souhaiter d'écrire *katrom* pour *quatre hommes*; mais pour vous ou moi cela ne serait pas souhaitable, puisque évidemment nous ne l'obtiendrions pas. Je vous avoue que je serai satisfait si, au premier dictionnaire, l'Académie me permet d'imprimer *quatre homes*. Pour le moment, je pense qu'il faut chercher, selon un mot célèbre, les réformes orthographiques *qui nous divisent le moins*.

Ce seront celles qui, aisément conciliables avec divers principes, pourront agréer à la fois à des écoles et à des instincts contraires. Otons un *m* à *homme* : voilà une simplification démocratique, et nous aurons pour nous les socialistes, ou, si vous voulez, les Américains de l'orthographe. Ce sera plus phonétique, et nous aurons les *Phonetic Teachers*. Ce sera plus historique (c'est la plus vieille orthographe française); nous aurons donc pour nous les liseurs de vieux écrits. Demandez à un savant comme mon cher maître et ami Gaston Paris; en ôtant l'*h* du mot *homme* vous contenteriez ou soumettriez peut-être sa raison; en ôtant un *m*, comme dans l'ancienne langue, je suis sûr que vous toucherez son cœur; et de fait, n'est-il pas permis d'aimer notre passé jusque dans les petites choses? Enfin ce sera de la modération; or, pour une personne qui s'intéresse à un changement, il y en a cinquante ou cent qui le subissent si on les ménage, qui se rebiffent si on les rudoie.

Vous aviez convié à vous conseiller un homme qui est le premier savant de l'Europe sur la matière. Il pouvait vous répondre avec une autorité sans égale, mais non peut-être avec pleine liberté, car il lui eût fallu parler *pro domo sua*. Moi je vous le dirai bien à mon aise : *Le guide, c'est le vieux français*. Là existent déjà, et très à découvert, les principes d'une orthographe à la fois nationale et rationnelle, à la fois étymologique et très simple, à la fois voisine de la nôtre et beaucoup meilleure. Recueillons ces principes et faisons-les prévaloir : à chaque jour suffit sa peine.

« Croyez-vous donc que le vingtième siècle ne voudra pas aller plus loin? » Hé bien, le vingtième siècle en sera libre.

Mais je tiens plus encore à plaider pour la réforme que pour la modération. Tel lecteur sérieux demandera peut-être si l'« orthographe » vaut qu'on l'améliore. C'est si peu de chose aux yeux de l'homme fait, cette étude enfantine! A ce lecteur de bonne foi je réponds que, comme lui, je trouve nos règles méprisables, mais que des millions d'enfants peinent à les apprendre, et que l'importance de ce qui n'en a pas se mesure au temps qu'on y perd.

(*Bulletin mensuel* de la Société de réforme orthographique, mars 1887.)

RECUL

1. Tout en prononçant *set*, nous écrivons *sept*. C'est un recul : l'orthographe *set* se trouve dans le plus ancien manuscrit de la *Chanson de Roland*, exécuté au XII[e] siècle (vers 2).

Nous écrivons *dix*, *vingt*. C'est un recul. Le même manuscrit a *dis*, *vint* (vers 41).

Nous mettons une pseudo-diphtongue à *claire*, de *clara*. C'est un recul : le manuscrit en question a *clere* (vers 61).

Nous notons par une lettre grecque l'adverbe *y*, qui vient du latin *ibi*. C'est un recul : le manuscrit a *i* (vers 26).

C'est un recul de ne plus mettre, comme le vieux copiste, une consonne simple à *appeler* (vers 14), à *aller, nouvelle, belle* (vers 11, 55, 61), à *terre* (vers 3), à *honneur* (vers 45), à *comme, homme* (vers 20).

Les formes courtes et simples, recommandées par la Société, n'ont point seulement pour elles l'esprit de progrès : en outre la plupart ont pour elles les plus glorieux souvenirs de notre littérature nationale. Elles sont de vieille noblesse orthographique : les familles qui se targuent de remonter aux Croisades sont moins anciennes qu'elles.

2. Au lieu de remonter au plus haut, allons au contraire au plus proche; examinons l'orthographe de Voltaire.

Elle est parfois capricieuse, parce que Voltaire n'était pas un tempérament radical. Mais elle est admirablement claire, parce que le fond de ce génie était la lucidité. Les livres dont Voltaire a surveillé l'impression se lisent plus couramment non seulement que les livres du XVII[e] siècle, mais que ceux du XIX[e]. De lui à nous, aussi bien que du moyen âge à nous, il y a recul.

Voici par exemple un passage tiré de l'édition de Corneille donnée par Voltaire, t. I, p. 57 (*Médée*, acte II, sc. V, rôle de Jason) :

Pour elle, vous savez que j'en fuis les *aproches*;
J'aurais peine à *soufrir* l'orgueil de ses reproches;
Et je me connais mal, ou dans notre entretien,
Son *couroux* s'*alumant* *alumerait* le mien.

Le volume date de cent vingt-quatre ans en arrière, 1764. Pour aucun mot de ces quatre vers nous n'avons à constater que nous soyons en progrès. Bien au contraire : nous écrivons *approche* par deux *p* : recul. Nous écrivons *souffrir* : recul. Nous écrivons *allumer* : recul. Nous écrivons *courroux* : recul.

Ce que la Société demande, c'est qu'on revienne à l'orthographe que Voltaire a employée il y a un siècle et un quart. Elle demande un peu plus, à vrai dire : *courous* par un *s*, *èle* au lieu de *elle*, *conais* au lieu de *connais*. Mais ce n'est pas là enchérir sur la hardiesse de Voltaire. Il combattait des notations bizarres que, grâce à lui, nous n'avons plus à combattre, *j'aurois*, *il allumeroit*, *je connois* ou *je cognois*. Il a pu lui sembler plus pressé de battre en brèche la diphtongue *oi* que l'*x* de *courroux*. Si la Société se bornait à réclamer maintenant l'arriéré des réformes de Voltaire, c'est que même l'esprit de réforme aurait reculé.

(*Bulletin mensuel* de la Société de réforme orthographique, mars-avril 1888.)

POURQUOI PAS?

Pourquoi pas *un jai*, comme en vieux français? Pourquoi pas *dizième*, comme *dizaine*? Pourquoi pas *des feus*, par un *s*, comme *des bleus*? pourquoi pas *des genous*, comme *des verrous*?

Pourquoi pas, par un seul *l*, *j'appèle*, du latin *appello*, comme *je pèle*, du latin *pellis*?

Pourquoi pas *Fransais* par un *s*? on écrit bien *sangle* de *cingulum*, *saussaie* de *salicetum*, *que je fasse* de *faciam*. Pourquoi pas *prinsipe*, *consert*, *arson*, *mersi*, *acsant*?...

Pourquoi pas *téâtre* sans *h*, malgré le *thêta* grec? le *thêta* se transcrit sans *h* dans *trône*, *phaéton*, *autochtone*, *phtisie*.

Pourquoi pas *fonétique* par un *f*, comme *fantastique*? pourquoi pas *néfrétique*, comme *frénétique*?

Simplifions, régularisons, allégeons : pourquoi pas? Pourquoi pas *aler* par un *l*? ainsi a écrit tout le moyen âge. Pourquoi pas *conter son argent*? ainsi a écrit Corneille. Pourquoi pas *fesant?* ainsi a écrit Voltaire. Pourquoi pas *ninfe*? ainsi voulait écrire Sainte-Beuve.

Changeons : ce ne sera pas chose si neuve. Pendant la carrière de Victor Hugo, l'orthographe officielle a changé deux fois, parce que le *Dictionnaire* de l'Académie a eu deux éditions. A la prochaine édition, il est urgent qu'elle change encore, et qu'elle change beaucoup : pourquoi pas?

(Même *Bulletin*.)

LETTRE AU « JOURNAL DES DÉBATS »

Je sollicite la faveur et l'honneur de votre hospitalité. Il s'agit de parler de notre orthographe. C'est du mal que j'en veux dire, car il me semble que le contraire ne serait pas aisé. Ce mal, je le dis comme je le pense; quelque bienveillant accueil que vous vouliez bien me faire, ce que je signe n'engage que moi-même.

Je vais tâcher de n'être pas trop long, bien que la matière soit inépuisable, et qu'on ne puisse s'en prendre à l'orthographe sans se trouver le champion d'une multitude d'enfans [1] et d'hommes. Elle gêne tout le monde; il n'y a pas un être humain, fût-ce un correcteur d'imprimerie, qui en sache toutes les minuties de façon à n'hésiter jamais. Si les *Débats* lançaient contre elle un monitoire et enregistraient les dénonciations des Français de toute classe, quel matériel d'accusation formidable! Mais votre format pourrait-il tout contenir?

« Je ne viens pas à bout de me rappeler, dirait l'un, si on écrit des *verroux*, comme des *genoux*, ou bien des *verrous*, comme des *trous*, des *sous* et des *clous*. » — « Pour étudier ces raffinemens, dirait l'autre, j'ai dépensé tant de mois de mon enfance. » — « J'enrage, dirait l'instituteur, de dicter à trente enfans ce ramas-

1. Orthographe des *Débats*.

sis de subtilités; j'aurais plus de cœur à leur enseigner la botanique ou l'histoire. » — « Jamais, dirait l'homme du peuple, je n'arriverai à lire comme un bourgeois; quand je lis, je m'embrouille. » Et il y aurait encore bien d'autres griefs. « Un Allemand sait sa langue plus vite que nous. » Car l'orthographe allemande est plus simple que la nôtre. — « Un petit Tunisien aura plus tôt fait d'apprendre l'italien que le français. » Car l'orthographe italienne est plus simple encore.

Nos chinoiseries d'orthographe coûtent au pays bien plus qu'il ne s'en doute : perte de temps et perte de travail, moindre culture d'un bon nombre de Français, moindre expansion de la langue française. Elles prêtent non seulement à la moquerie, si on considère les dehors, mais à une sorte de colère — il faut bien dire le mot juste, — quand on va au fond et qu'on songe sérieusement comme ces futilités sont chères. En vérité on en parle trop peu, les uns se taisant par insouciance ou manque de loisir, les autres parce qu'il existe une croyance très répandue à je ne sais quelle noblesse mystique ou quelle perfection latente de notre orthographe. Une foule de gens sont persuadés que ce jeu de casse-tête est quelque chose de scientifique; ils se figurent, sans savoir pourquoi, que cette collection de règles capricieuses contient la quintessence de la linguistique et de l'étymologie.

Qu'il soit permis à quelqu'un qui n'est pas dupe de s'expliquer là-dessus. Non, il n'y a rien de commun entre l'étymologie et notre bizarre orthographe. Non, réformer l'orthographe n'est pas sacrifier l'étymologie.

Puisque déjà on écrit *frénétique* par un *f*, il n'y a aucune raison étymologique pour écrire *néphrétique* par un *ph*. Puisque déjà on a supprimé l'*h* dans *throsne*, *charactère*, *rhythme*, on peut l'ôter dans *théorie*. Il n'y a rien d'antiétymologique à écrire *fameus*, plutôt que *fameux*, car ce mot vient du latin *famosus*. Rien d'étymologique ne justifie *x* au lieu d'*s* dans *les faus bijous*, *les beaus cheveus*. *Apeler*, étymologiquement, n'a pas

droit à un *p* de plus qu'*apaiser*, ni *agraver* à un *g* de plus qu'*agrégé*. Même *j* pour *g* n'a rien qui choque l'étymologie; nous pourrions écrire *jenre* tout comme nous écrivons *jouir* ou *jaune*, car (les gens du métier le savent bien) dans tous ces mots également le *j* vient d'un ancien *g*. Et il serait bien plus « étymologique » d'écrire *ci-jît*, du latin *jacet*, qui s'écrit par un *j*. Enfin l'étymologie ne souffrirait nullement si on se mettait à écrire *home* par un seul *m*, comme *homicide* et le latin *homo*; ou bien encore *honeur* par un seul *n*, comme il s'écrivait en vieux français, comme on écrit aujourd'hui *honorer*, *honorable*, *honorifique*, et comme en latin, en anglais, en italien, *honor*, *honour* et *onore*. Et si quelqu'un peut s'effrayer à l'idée d'écrire *un cart*, du latin *quartus*, comme *un carré*, du latin *quadratus*, c'est peut-être l'homme du monde, ce n'est certainement pas l'étymologiste.

Celui-ci, au contraire, applaudit par métier à tout changement qui est de nature à rendre les rapports mutuels des mots plus réguliers, et par conséquent plus clairs. Il serait charmé de voir, entre *beuf* (non plus *bœuf*) et *bouvier*, exactement le même rapport qu'entre *neuf* et *nouveau*. Et il éprouverait non un agacement, mais bien une sorte de jouissance, à écrire comme en vieux français, avec la simplicité du bon sens : *cinc, sis, set, dis, vint, mile*.

La preuve que la simplification de l'orthographe peut plaire aux étymologistes, c'est l'attitude qu'ils ont prise.

Qu'on demande à quelques hommes du métier, Français ou étrangers, de désigner le savant d'Europe le plus compétent pour l'étymologie française, l'homme qui a étudié le mieux l'histoire de notre langue aussi bien que celle de notre littérature, et qui réunit le plus complètement toutes les connaissances spéciales. Tous répondront le même nom : celui de M. Gaston Paris, membre de l'Institut. Or, quand a été fondée la Société de réforme orthographique, M. Gaston Paris a été le

premier à encourager son fondateur, M. Paul Passy. Il lui définissait ainsi, dans une lettre publique, l'orthographe actuellement en vigueur : *des règles arbitraires et confuses, qui ne peuvent que fausser, après l'avoir torturé, l'esprit des enfants*. Et il le félicitait de susciter enfin une *agitation orthographique*.

Veut-on une seconde autorité? La plus haute en cette matière, avec M. Paris, c'était Arsène Darmesteter, dont la mort prématurée a été un deuil pour la science comme pour ses amis. Il enseignait notre vieille littérature et notre vieille langue à la Sorbonne, et, personnellement, il s'occupait avant tout d'approfondir l'histoire des mots français. Qu'on n'aille pas croire que Darmesteter ait été moins sévère que M. Paris pour notre orthographe. Loin de là; il déclarait qu'elle est, après l'anglaise, *la plus incohérente et la plus compliquée des orthographes modernes*. Il a écrit dans la *République française* sur les moyens de la rectifier. Enfin il avait tenu à être membre de la Société de réforme orthographique.

Il y a là, d'ailleurs, un fait qui n'est pas spécial à la France. En Angleterre et en Allemagne, en Espagne et en Suède, aussi bien que chez nous, les champions de l'orthographe dite *étymologique* appartiennent au public incompétent; tandis que dans tous ces pays les savants spéciaux, au nom de l'étymologie elle-même, demandent qu'on rapproche l'orthographe de la prononciation. C'est qu'en réalité il n'y a point antagonisme entre la phonétique et l'étymologie. Tout au rebours, il y a solidarité, et la langue dont la notation est la plus simple est, par cela même, celle dont les origines se voient le mieux.

Aussi l'Académie française, qui est en possession du gouvernement de notre orthographe, serait-elle en mesure de la réformer aisément. Elle n'a pas besoin de s'embarquer dans de longues recherches érudites. Corneille, Bossuet, Voltaire, qui n'étaient pas des linguistes, ont pourtant été d'excellents réformateurs

en cette matière. Evidemment il y aurait profit à ce que l'Académie consultât les spécialistes; mais ce qui serait plus indispensable encore, ce serait qu'elle s'arrangeât pour connaître l'opinion des instituteurs. Car on devrait, en réglant l'orthographe, penser toujours et surtout aux nécessités du premier enseignement.

En appliquant le moins pédant des principes — simplifier, simplifier, simplifier encore, — l'Académie fera une orthographe commode pour l'enfance, et d'autant plus approuvée des doctes qu'elle sera plus près d'être enfantine. Elle ne risque pas de trop innover, de trop donner au principe phonétique. Quelque radicalisme qu'elle essaie de mettre à ses réformes, elle sera toujours en deçà de ce que rêvent les étymologistes, c'est-à-dire le renoncement à toutes les fausses velléités d'étymologie.

A la presse sérieuse son rôle : celui de déraciner dans l'opinion la superstition étymologique, et de préparer le public instruit à certaines hardiesses nécessaires.

(*Journal des Débats*, 20 avril 1889.)

PÉTITION

à MM. les Membres de l'Académie française en vue d'une simplification de l'orthographe

(lancée par la Société de réforme orthographique, le 11 mai 1889).

Messieurs,

L'Académie française gouverne l'orthographe de notre langue. Sans que ses arrêts aient de sanction, ils servent de règle commune aux imprimeurs. C'est donc à l'Académie que doit s'adresser une pétition ayant pour objet une simplification de l'orthographe.

Pour y faire droit, d'ailleurs, l'Académie n'a qu'à continuer son œuvre. La simplification, elle l'a poursuivie continûment depuis l'origine. Il y a peu d'années, elle supprimait encore des signes inutiles, le trait d'union de *très-bon*, la seconde *h* de *diphthongue*. Le public, à ce moment, a suivi avec discipline. Ce que l'Académie fera dans le même sens sera toujours ratifié par la pratique universelle.

Les soussignés font appel aux traditions réformatrices de l'Académie pour solliciter d'elle un nouveau perfectionnement. Elle seule peut en formuler la règle et la mesure. Voici des exemples des questions qu'on lui demande de trancher :

1° Question des suppressions d'accents muets (*où*, *là*, *gîte*, *qu'il fût*). De là, pour les typographes, l'économie possible de quatre caractères à faire fondre dans chaque corps (*à*, *ù*, *î*, *û*).

2° Question des suppressions d'autres signes muets

(trait d'union dans *peut-être* [1], *h* dans *rythme*, *l* dans le *fils*, *o* dans *faon*); questions du dédoublement (*honneur* par *n* simple, comme *honorer*) et de la substitution d'une lettre à deux (*f* pour le *ph* des mots grecs, comme déjà dans *frénésie*, *fantaisie*, *faisan*). De là, pour qui écrit, une économie possible de temps; pour qui imprime, une économie possible d'espace et d'argent.

3° Question de l'uniformité (*dixième* écrit comme *dizaine*, *dix* comme la *vis*, les pluriels *genoux*, *étaux* comme les pluriels *fous*, *landaus*). De là, pour quiconque étudie la langue, une économie possible d'efforts.

Ce qui inspire la présente pétition n'est pas une idée abstraite. Les soussignés, au contraire, croient pouvoir invoquer des intérêts réels.

Ils invoquent d'abord un intérêt trop souvent méconnu, et qu'on a le droit d'appeler national. Car, pour la France, il n'est pas indifférent que son idiome soit aisé ou malaisé à apprendre. En en retouchant l'orthographe, l'Académie le rendra plus rapidement assimilable pour nos concitoyens bretons ou basques, pour nos sujets et protégés des pays musulmans, enfin pour tant d'étrangers, clients ou amis, soit de l'État français, soit du génie français.

Ensuite, ils invoquent l'intérêt individuel des personnes peu lettrées, à qui l'Académie peut faciliter l'accès de la culture. Et tout particulièrement l'intérêt des enfants. Mille difficultés gratuites peuvent leur être épargnées par une décision de l'Académie, et il dépend d'elle d'alléger d'un lourd fardeau la population enfantine tout entière et ses maîtres. Ce sont là sans doute des considérations sérieuses. Les soussignés les soumettent respectueusement aux réflexions de l'Académie, et en tirent l'espoir que leur requête sera entendue.

1. Quelques personnes ont cru qu'il s'agissait ici d'écrire *peut être*. Le rédacteur de la pétition pensait à *peutêtre*, écrit en un mot, comme *déjà*, *plutôt*, *aujourd'hui*, etc. Voir p. 17.

ARTICLES DIVERS

I

... Il s'agit de rompre avec un préjugé tenace autant que peu fondé, celui de l'orthographe prétendue *étymologique*. Les gens du métier savent que l'orthographe actuellement en vigueur n'est pas étymologique du tout, et que l'orthographe simplifiée le serait davantage, par le fait même de la simplification.

Et tous les gens qui réfléchissent — linguistes ou non — se demandent quel rapport il faut qu'il y ait entre l'étymologie et l'orthographe. Si je sais l'étymologie, pourquoi étalerais-je cette connaissance dans une lettre à un ami ou à un fournisseur? Et si je ne la sais pas, pourquoi farcirais-je mon écriture de signes qui ne me disent rien?

La pétition prévoyait seulement le changement de *rythme* en *rytme* (car elle ne donne qu'un petit nombre d'exemples). Un des signataires a ajouté la demande formelle qu'on simplifiât plus encore, et qu'on écrivît *ritme*, sans *y*. C'est que ce signataire est plus compétent que personne pour savoir à quoi sert le grec et à quoi il ne doit pas servir. C'est un de nos plus savants hellénistes, M. Tournier, professeur à l'Ecole normale supérieure et à l'Ecole des hautes études....

(*Journal de Caen*, 24 juin 1889.)

II

... « Un vieux bachelier », dans le *Journal de Caen* du 29 juin, mentionne l'idée de dire *des chevals*, et regrette qu'il soit un peu tard pour adopter ce pluriel. Il y a là une confusion que je tiens à dissiper, car elle compromettrait la réforme dont il s'agit aujourd'hui, la simplification de l'orthographe.

Dire *des chevals*, ce ne serait pas modifier l'orthographe, ce serait modifier la langue même, c'est-à-dire les paroles que nous prononçons. Or la langue et l'orthographe sont deux choses parfaitement distinctes.

La langue française — et, à cet égard, elle est comme toutes les langues — est le produit des siècles et d'une création inconsciente de l'esprit. Elle vient d'un passé lointain, elle porte les traces des mille et mille événements qu'elle a traversés, elle est un patrimoine de quiconque est né Français, et, en même temps, elle est un trésor de faits, qui ont le plus haut intérêt pour l'érudit et pour le philosophe. Ce patrimoine et ce trésor, nous n'y touchons pas et nous ne voulons pas qu'on y touche.

Quant à l'orthographe, c'est autre chose. L'orthographe est un produit artificiel et arbitraire, qu'on a fabriqué et modifié vingt fois, par raison à certains jours, par caprice à d'autres. Elle ne contient rien d'instructif pour le philosophe, elle fait hausser les épaules à l'érudit. Elle n'a pas même l'avantage d'avoir duré, le prestige des siècles. Pendant la carrière littéraire de Victor Hugo, il y a eu trois orthographes officielles successives. Il y a quelques années encore, l'Académie a nettoyé l'orthographe de quelques *h* et de quelques traits d'union, tout tranquillement, comme on fait le ménage; c'est là ce qu'on lui demande de faire encore.

On a écrit, jadis, *des chevaus*, *des chevax* (ce qui

se prononçait de même), *des chevaulx*, *des chevaux*: les sténographes écrivent *dé chevo*. Tout cela est affaire d'orthographe et ne touche pas la langue. La pétition à l'Académie demande *des chevaus*, qui est une vieille orthographe excellente, et non *des chevals*, qui serait un barbarisme.

(*Journal de Caen*, 6 juillet 1889.)

III

... Permettez-moi de répondre à certains scrupules de votre rédacteur.

Je laisse de côté les gens qui demandent qu'ON écrive comme ON prononce. Cet ON est parfaitement vague, et n'entre dans aucune proposition de réforme ayant un caractère précis.

Ce qui est précis, c'est la pétition qui se signe en ce moment, et qui doit être remise à l'Académie française. Elle demande à l'Académie de rapprocher notre orthographe de la prononciation commune, c'est-à-dire de ce qui est visiblement l'usage ordinaire de toute la population. Ce n'est pas ON qui jugera, ce seront les Quarante. Cela suffit pour exclure le danger des fantaisies individuelles et du chaos orthographique.

Dans la pétition, votre journal critique certains détails, *où* écrit sans accent, comme *ou*; *peut-être* écrit sans trait d'union, comme *peut être*. Pour le dernier point, il y a erreur sur l'intention des pétitionnaires; ce qu'ils désirent est que l'adverbe *peutêtre* s'écrive sans trait d'union *en un seul mot*, comme *parce* dans *parce que* ou comme *naguère*. Il n'y aurait donc aucune confusion matériellement possible.

Quant à la confusion qui serait possible entre *où* écrit sans accent et *ou*, elle ne m'effraie pas pour ma part. Je ne puis ici argumenter à fond; j'ai d'ailleurs

écrit, sur les cas de ce genre, un article [1].... Je me bornerai à m'emparer de l'argument que votre journal me fournit, la fameuse phrase du *ou* dans le *Mariage de Figaro*. « Et vous trouvez inutile, dites-vous aux pétitionnaires, un accent dont la présence ou l'absence peut faire ou défaire un mariage? » Non, je ne le trouve pas *inutile;* je le trouve nuisible. Si on admet sérieusement qu'un pareil doute puisse exister dans une affaire réelle, que la valeur d'un contrat dépende effectivement d'un accent grave, quoi de plus dangereux? Parmi tant de milliers de gens qui signent des baux, des billets, des engagements de toute sorte, combien sont capables d'y vérifier les accents? Quels experts reconnaîtront à coup sûr un accent traîtreusement ajouté après coup? N'avez-vous jamais signé un acte après en avoir entendu lecture, sans le lire de vos propres yeux, et ne plaindriez-vous pas un homme qui se trouverait marié sans l'avoir voulu, pour n'avoir pas su entendre un accent qui ne se prononce pas?

C'est à la langue d'être claire. Le rôle de l'orthographe, c'est de représenter la langue le plus fidèlement possible.

(*Journal de Mamers*, 28 juillet 1889.)

IV

Je lis dans les journaux que M. le ministre de la guerre vient d'ordonner une revision des dictées faites pour l'examen du volontariat, et que cette revision entraînera un retard de quelques jours pour la suite de l'examen. Le ministre a décidé qu'on ne compterait de faute ni à ceux qui écrivent *paycraient* ni à ceux qui écrivent *paieraient*.

1. Voir ci-dessous, p. 38, *La simplification de l'orthographe et la distinction des homonymes.*

Rien de plus sage que cette tolérance, et je ne suppose pas que personne se fasse le champion de l'*i* ou de l'*y*. Mais n'est-il pas étrange qu'une telle décision ait eu à être prise, qu'une telle futilité réclame l'attention d'un ministre d'Etat, que l'habitude d'écrire *payeraient* ou *paieraient* ait failli être pour beaucoup de familles un motif de désolation ou de réjouissance, et entraîner des changements dans la composition de l'armée française? Le critérium par *i* ou *y* a été annulé, bravo. Mais cette anecdote permet d'être sceptique sur le sérieux des autres critériums, auxquels le ministre n'a pas été appelé à toucher. Le mal n'est pas localisé, car, si j'en crois la presse, *paieraient* avait été compté comme fautif *dans presque tous les corps d'armée.* Il n'est pas limité aux examens militaires, car chacun sait que les niaiseries d'orthographe comptent dans tous les examens primaires, dans toutes les variétés de baccalauréat. Il n'est pas guérissable directement, car nulle circulaire ne peut inculquer à des esprits mesquins, ou routiniers, ou timorés, la largeur de vues qui fait mépriser les petites choses et la décision qui sait les écarter. On ne fait pas à la chinoiserie sa part.

Un seul remède est efficace, c'est d'enlever aux casuistes de l'orthographe la matière même de leur art. C'est — on a pu deviner que j'en voulais venir là — la réforme de l'orthographe elle-même. Si la lettre *y* était exclue de l'alphabet français, comme le demande une récente brochure de M. Lebaigue, et comme on peut le faire sans l'ombre d'un inconvénient qui compte, de graves personnages ne se disputeraient pas à propos de *payeraient.* Toute simplification analogue dispenserait beaucoup d'honnêtes gens d'examiner beaucoup de sottes questions, et, à l'occasion, pourrait procurer d'heureux soulagements aux futurs chefs de nos armées.

Je n'ai pas fini : veuillez m'en excuser. L'histoire de la dictée de volontariat montre à quel point l'orthographe a aujourd'hui le caractère d'une orthodoxie pré-

cise. Les commissions d'examen, *dans presque tous les corps d'armée*, ont su démasquer l'hérésie; c'est donc qu'elles se croyaient en possession de la vérité. Si elles étaient si sûres de la vérité, c'est qu'elles disposaient d'une révélation. Cette révélation, c'est celle que chacun sait, la loi imprimée, le dictionnaire de l'Académie. Qui ne voit clairement le pouvoir sans appel que les examens d'État confèrent à l'Académie? Elle aurait beau s'en défendre, se déclarer incompétente, protester que son rôle se borne à constater l'usage (il est tel, en effet, en ce qui concerne la langue); de fait, elle est bel et bien un concile tout-puissant en matière d'orthographe. Qu'elle vote le maintien des subtilités, les subtilités dureront; qu'elle vote la réforme, la réforme sera. Elle a les droits et les devoirs de l'omnipotence. — Mais l'Académie ne se déclarera sûrement pas incompétente. Elle a déjà commencé la réforme en 1878, sur un petit nombre de points, il est vrai. Elle a usé de son pouvoir de fait, et celui-ci, bien que non défini par un texte, est devenu incontestablement régulier par l'acceptation bilatérale de l'Etat et de l'Académie elle-même. Cela vaut d'être dit, car beaucoup de personnes, qui lisent les textes et négligent de considérer les faits, se font de la compétence de l'Académie les idées les plus fausses.

L'aventure de *payeraient* n'est qu'un incident ridicule. Mais cet incident est le symptôme d'un état de choses gravement regrettable, qui préjudicie non seulement à l'intérêt de l'instruction en France, mais aussi à l'intérêt national, comme l'a compris l'Alliance française. Ce n'est pas le lieu d'insister sur le mal; je voudrais avoir bien fait comprendre où est le remède, et quel peut et doit être le médecin.

(*Journal des Débats*, 6 septembre 1889.)

V

En même temps que ce billet, je vous envoie le document que vous demandez, la pétition pour la simplification de l'orthographe. Vous verrez, je crois, qu'elle n'est pas de nature à effaroucher ceux que vous appelez, dans *l'Événement* du 31 août, « les amoureux de la langue française ». L'auteur de la pétition a la prétention d'être un de ces amoureux; beaucoup des signataires aussi. Aimer la langue, ce n'est pas aimer l'orthographe, bien au contraire. La distinction entre la langue et l'orthographe est l'*a b c* en ces matières. Sans approfondir ici la question, remarquons simplement que nous aimons tous la langue de Rabelais, la langue de Corneille, la langue de Voltaire, et que pourtant pas un de nous ne pratique, et ne se soucie de pratiquer, l'orthographe de Voltaire, de Corneille ou de Rabelais.

A cette occasion, permettez-moi de réclamer contre un détail de votre article, contenant un interview de M. Boissier. Je ne sais ce que mon maître et ami a pu vous dire, mais il n'est pas possible que *l'Événement* ne contienne pas une inexactitude.

Les réformes que l'Académie accomplit, aurait dit M. Boissier, « ne font que sanctionner un état de choses existant depuis longtemps ». En matière de langue, il n'y a pas de doute là-dessus. Mais votre article ferait croire que cela est vrai aussi en matière d'orthographe; les paroles que vous attribuez ensuite à M. Boissier démontrent à elles seules le contraire : « Elle a simplifié déjà l'orthographe de bien des mots; elle a supprimé beaucoup d'*h*, comme dans *rythme*, par exemple, qui prenait deux *h*, il y a quelques années ». Ce n'était pas là sanctionner un fait préexistant, c'était créer un état absolument nouveau, car, avant le der-

nier *Dictionnaire* de l'Académie, personne ne songeait à écrire *rythme* avec un seul *h*. En orthographe, à l'époque ou nous sommes, l'initiative vient de l'Académie, tandis qu'ailleurs, quand il s'agit de la langue, de la langue proprement dite, de ce dont on peut être « amoureux », l'initiative vient des auteurs et de l'usage général.

« L'amour » n'est pas en jeu dans la question. Il y a des chinoiseries à écarter; il y a aussi des habitudes à ne pas heurter trop brusquement, mais qui, à la longue, doivent céder rationnellement à l'intérêt scolaire et à l'intérêt national. L'Académie aura satisfait à la pétition si, selon la formule que vous mettez dans la bouche de M. Boissier, elle « simplifie d'une façon raisonnée l'orthographe de certains mots ». C'est précisément ce que nous demandons.

Je vous serai très reconnaissant de vouloir bien reproduire ma lettre, où j'ai tâché de préciser de mon mieux ce qui parfois embrouille le public.

(*L'Événement*, 7 septembre 1889.)

VI

... Permettez-moi d'attirer votre attention sur le point, à mon avis, le plus essentiel. La réforme orthographique a pour but non pas seulement d'abréger les abécédaires et les grammaires, et de diminuer le temps que les écoliers et leurs maîtres perdent en futilités, mais encore et surtout d'armer notre langue pour la lutte contre ses rivales. Contre le flamand en Belgique, contre l'allemand dans le Luxembourg, contre l'allemand et l'italien en Suisse, contre l'anglais au Canada, le français poursuit et doit poursuivre un combat pacifique, mais incessant. En Orient, en Afrique, l'influence française rivalise avec l'influence russe, anglaise, italienne.... A Tunis, par exemple, les

écoles françaises et les écoles italiennes se disputent le terrain pied à pied; en Algérie, l'assimilation des indigènes et celle des colons étrangers a pour première condition la facilité d'apprendre notre langue. Moins elle sera hérissée de vaines complications, plus elle gagnera vite les mémoires, les intelligences et les cœurs, et plus elle fera de progrès aux dépens de ses concurrentes.

Je sais bien que la politique, la marine, le commerce, la situation géographique, les idées abstraites aussi jouent un rôle et un grand rôle dans le monde, mais enfin la langue est un des acteurs. Je ne pourrais comprendre, pour ma part, qu'un homme politique se désintéressât de la question; simplifier l'orthographe française, c'est servir l'intérêt français. Voilà pourquoi le congrès de l'*Alliance française*, à l'unanimité, a voté l'adhésion officielle à notre pétition. Voilà ce que je vous prie instamment de faire comprendre à vos lecteurs.

(*Le Voltaire*, 7 septembre 1889.)

VII

La simplification de l'orthographe. — Vaut-elle qu'on l'entreprenne? M. Jouaust, le célèbre imprimeur, pose la question en s'adressant à M. Louis Havet: « Du moment que vous attachez si peu d'importance à l'orthographe, pourquoi vous donner tant de peine pour la faire changer? » Voici la réponse de M. Havet: « Je ne me contredis nullement, veuillez le croire. J'attache peu d'importance à l'orthographe, c'est vrai; mais j'attache beaucoup d'importance au temps et à la peine que ces niaiseries coûtent aux enfants et aux maîtres. Plus je méprise les chinoiseries d'orthographe, plus je tiens à ce qu'on les élimine. Ce ne sont pas des heures qu'on y perd, ce sont des mois. Ce ne

sont pas des sous que l'État gaspille à propos d'elles, ce sont des millions. Il me paraît très logique de combattre des futilités si chères. »

Les pères de famille jugeront : leurs enfants peuvent apprendre l'histoire, la géographie, l'arithmétique, la botanique... ; ils peuvent aussi concentrer leurs efforts sur de plus graves objets d'étude, le *c* dans *fabricant* et le *qu* dans *trafiquant*, l'*n* double dans *honneur* et l'*n* simple dans *honorable*, l'*h* mis dans *holocauste* et omis dans *olographe*. Ces subtilités sont à coup sûr curieuses :

Ma foi, c'est un beau jeu ; l'esprit s'y développe.

Mais n'oublions pas la vraie question : faut-il sacrifier à de pareilles amusettes, *in sæcula sæculorum*, la botanique, l'arithmétique, la géographie et l'histoire ?

(*Journaux divers*, novembre 1889.)

VIII

La simplification de l'orthographe. — Il devient très difficile de l'attaquer sans lui accorder quelque chose. Un de ses adversaires notables, le célèbre imprimeur Jouaust, écrit les lignes suivantes dans la *Gazette anecdotique*, où il prend à partie un des champions de la réforme :

« *Je suis entièrement avec vous* pour la suppression de certaines lettres doubles. Quand on écrit *apaiser*, *apercevoir*, il n'y a pas de raison pour écrire *approuver*, *apprendre*, puisque ce sont tous mots ayant même formation, pas plus que pour écrire *abatage* et *abattement*, *patronage* et *patronner*. » M. Jouaust n'a pas voulu signer la pétition adressée à l'Académie, dont il conteste la compétence. Si elle décrète une orthogra-

phe réformée, il annonce qu'il sera un des réfractaires, et il arrange à son usage un vers de Hugo :

S'il n'en était qu'un seul, je serais celui-là.

Il sera curieux de savoir si M. Jouaust, pour être plus sûr de ne pas suivre l'Académie, est résolu à la devancer, et si dès aujourd'hui ses compositeurs ont la consigne d'écrire *aprouver, aprendre, abatement* et *patroner.*

(*Journaux divers,* novembre 1889.)

IX

L'Académie est-elle compétente pour réformer l'orthographe française? quelques personnes en doutent dans le public et dans l'Académie même. Récemment encore, la négative a été soutenue par M. Jouaust...; il demande qu'on laisse faire « l'usage ». Mais ce mot d'*usage* pourrait bien n'exprimer rien de réel en matière d'orthographe. D'*usage,* a répondu à M. Jouaust M. Louis Havet, il n'y en a pas, il ne peut y en avoir. Le *Dictionnaire* de l'Académie et l'organisation des examens d'Etat interdisent aux particuliers toute initiative, toute action, toute préférence.... Seule l'Académie peut réformer (elle l'a fait encore en 1878). C'est pour cela que nous nous adressons non à un « usage » imaginaire, mais à l'Académie.

C'est en matière de langue qu'il existe un *usage* des auteurs, parce que là les auteurs sont libres. Victor Hugo, par exemple, a essayé de lancer une tournure grammaticale des plus risquées :

Dieu livre, choc affreux dont la plaine au loin gronde,
Au *cheval Brunehaut* le *pavé Frédégonde.*

Mais en orthographe il n'y a pas de liberté. Si Hugo avait voulu lancer l'orthographe *afreux*, par un seul *f*, l'imprimeur aurait corrigé, *affreux*, sans même le dire au poète. Si un instituteur conseillait à ses élèves d'écrire *afreux*, il serait réprimandé; s'il s'obstinait, il serait destitué.

La seule liberté qu'on ait, c'est de demander à l'Académie des réformes; le seul usage qui puisse s'établir, c'est l'usage prescrit par l'Académie.

(*Journaux divers*, novembre 1889.)

X

... Veuillez admettre une petite réclamation à propos de deux articles de votre journal. Le numéro du 22 novembre reproduit, en manière d'épouvantail pour des lecteurs peu renseignés, un passage de quelques lignes en orthographe phonétique radicale. Quel rapport cela a-t-il à la question? Ce qu'on demande actuellement est une réforme modérée, et qui serait faite par le corps le plus modéré du monde, l'Académie française. Cette réforme, la pétition prie l'Académie d'en fixer « la règle et la mesure ». Quand les novateurs les plus intransigeants ont accepté ces termes, quand ils s'en sont même faits les champions, et qu'ils ont mis au service d'une idée si manifestement modérée tout leur trésor de feu et de zèle, est-il équitable de répondre à leur abnégation par des plaisanteries?

Sur un détail petit, très petit, et aussi sur l'ensemble, votre journal du 13 va un peu vite. Des gens qui y ont mûrement réfléchi proposaient d'ôter l'accent grave de *où*; là-dessus un de vos rédacteurs s'écrie : « *Comment s'y prendrait-on* pour jouer l'admirable scène du billet de Figaro à Marceline? » Il répondra lui-même s'il la lit, cette scène. Il verra que nulle part

il n'y est question de l'accent grave; qu'aux yeux de l'auteur, ou au moins à ceux du public, ce n'est pas l'expédient d'un accent qui pouvait servir à distinguer *où* de *ou*; que par conséquent on pourra encore jouer la pièce, après la réforme faite, comme on la joue, et comme on la jouait. — L'accent de *où*, c'est peu de chose, je le veux bien. Mais enfin, pour qui prend la peine de regarder le texte, il n'est pas du tout exact que Beaumarchais « condamne d'avance le système du fonétisme absolu ». Ni le phonétisme mitigé, ni la pétition à l'Académie française....

(*Le Soir,* 27 novembre 1889.)

LA SIMPLIFICATION DE L'ORTHOGRAPHE

I

Tout le monde à peu près, en ces derniers temps, a entendu parler de l'idée de simplifier l'orthographe. Pourquoi en est-il question? C'est que l'orthographe, telle qu'elle est, est compliquée, bizarre, absurde, pleine à la fois de vains raffinements et de contradictions grossières.

Elle prescrit, par exemple, d'écrire *des sous* par *s* et *des choux* par *x*, d'écrire *j'amoncelle* par *ell* et *je harcèle* par *èl*. Si un candidat, dans une composition d'examen, s'avise d'écrire *des chous* ou *j'amoncèle*, on lui compte une grosse faute. Ce n'est pourtant pas le candidat qui a tort ici, c'est l'orthographe.

L'orthographe veut qu'on écrive *homonyme* avec *h*, du grec *homos*, et *olographe* sans *h*, du grec *holos*. Si un helléniste, un membre de l'Institut, se faisant imprimer à l'Imprimerie nationale, prétendait faire mettre par le compositeur *omonyme* sans *h*, comme *olographe,* on lui répondrait que le règlement intérieur s'y oppose. Car le règlement de l'Imprimerie nationale dit qu'on suivra l'orthographe de l'Académie. L'érudit aurait raison, mais, contre l'orthographe de l'Académie et le règlement de l'Imprimerie, il n'y a ni science ni compétence qui tienne.

Nous écrivons *corps* avec un *p*, « en souvenir » du

latin *corpus*. Pourquoi ne mettons-nous pas ce même *p* dans *corsage*? Et pourquoi pas, « en souvenir » du latin *cornu*, des *corns de chasse* avec un *n*? La lettre *p* a-t-elle donc droit à un monopole du souvenir?

Nous écrivons *printemps* au lieu de *printan*, à cause du latin *tempus*. Bizarre artifice! et qui reste sans effet, car l'instinct nous fait dire *une fleur printanière*, et non *une fleur printempsière*. Cet *e*, cet *m*, ce *p*, cet *s*, sont tous les quatre si contre nature, que le Malade imaginaire ne peut pas dire autrement que *des rosas au printano*. Et cela rime richement avec *des ondas à l'oceano*.

Nos pères, au temps de saint Louis, écrivaient très logiquement *amer*, du latin *amarus*, et de même *cler*, du latin *clarus*. Pourquoi, nous, écrivons-nous *amer* par *e*, et *clair* par *ai*? Ils écrivaient *ele*, du latin *ala*, et *pele*, du latin *pala*. Pourquoi, nous, écrivons-nous *aile* et *pelle*? pourquoi pas aussi bien *elle* et *pelle*, ou *aile* et *paile*?

Ce qui explique ces caprices, c'est que l'orthographe a été constituée à bâtons rompus; c'est aussi qu'elle a la prétention d'être étymologique. Au XVe et au XVIe siècle on l'a encombrée, à tort et à travers, de lettres qui étaient censées rappeler l'origine des mots. Quand on nous dit d'écrire *aile* ou *clair* par *ai*, on nous fait faire une allusion implicite à l'*a* des primitifs Latins. De même, si un mot a une origine grecque, on nous la fait accuser par des *y* ou des *h*, même quand nous ne songeons pas à cette provenance, même quand nous sommes incapables de la soupçonner. Supposons un agriculteur qui fait une commande de *phosphate*, et qui prend soin de mettre deux fois un *ph*; c'est comme s'il écrivait ceci : « Envoyez-moi du fosfate, et sachez que ce mot vient du grec ». La prétendue orthographe étymologique, c'est le pédantisme pour tous; c'est le grec de Trissotin, imposé à Chrysale, à Henriette et à Martine.

Le plaisant, c'est que l'orthographe dite étymolo-

gique ne l'est pas du tout; elle fait la risée des vrais étymologistes. Il est démontré aujourd'hui que *poids* ne vient pas d'un mot contenant un *d*, ni *legs* d'un mot contenant un *g*, ni *faulx* d'un mot contenant un *x*. *Poids* vient du latin *pensum*, comme *peser* de *pensare*, et sa diphtongue est à la voyelle de *peser* comme celle de *ils doivent* à la voyelle de *nous devons*, celle de *poil* à la voyelle de *peluche*, celle de *tais-toi* à la voyelle de *tu te tais*. *Legs* vient de *laisser*. *Faulx* ne vient pas du nominatif *falx*, mais de l'accusatif *falcem*. En vieux français on écrivait tout bonnement *pois*, *lais*, *falz* ou *fals*; et cela était bien plus « étymologique » que nos formes surchargées, mises en honneur par des pédants.

Même quand la rage de l'étymologie n'a pas vu les choses au rebours de la vérité, elle les a embrouillées comme à plaisir. Elle a mis un *l* dans *fils*, à cause du latin *filius*, et beaucoup de gens tiennent à cet *l*, à cause de *filiation*. On pourrait leur faire observer, d'abord, que *filiation* vient du latin, et non pas de notre mot *fils*; ensuite, qu'il est gênant de ne pas voir si *mes fils* signifie *mes garçons* ou *mes écheveaux*. Mais enfin passe; acceptons *fils* par un *l*, pour l'amour de *filius* et de *filiation*. Encore devons-nous être un peu conséquents, et nous venons de nous condamner à écrire *la fleur du lils*, pour l'amour du latin *lilium* et du français *liliacée*.

Mais voilà assez d'exemples. Disons-le d'un mot : en matière d'orthographe, la vraie science ne fait pas tant d'embarras; elle prescrit d'aller droit au plus simple.

II

On ne songeait guère, il y a quelques années, à la possibilité d'une réforme pratique. M. Sarcey, dans l'ancien *XIX*e *Siècle*, en exprimait de temps en temps

le désir, mais un désir un peu platonique, sans espoir prochain. Les réformateurs de Lausanne étaient à peu près inconnus en France. Quelques linguistes, en petit comité, causaient entre eux des imperfections théoriques de l'orthographe, de l'étymologie appliquée à contretemps, du vieux français défiguré par la Renaissance, mais il ne leur venait pas à l'esprit de se mettre en campagne.

L'honneur de l'initiative revient au fondateur de la *Société de réforme orthographique*, M. Paul Passy. Avec une belle intrépidité de jeunesse, il entreprenait, en 1886, de secouer l'indifférence du public, sans se soucier de s'assurer d'abord ni adhérents ni argent, sans se laisser arrêter ni par les quolibets, ni par certains conseils bienveillants, et malgré les désavantages de la sincérité et de l'inexpérience. Heureusement il reçut bientôt une lettre d'encouragement du maître à la fois le plus compétent et le plus chaleureux, M. Gaston Paris; les élèves de ce maître suivirent; la société nouvelle subsista, ce qui semblait déjà un triomphe; puis elle força les plaisants à parler d'elle, ce qui en était un autre; puis enfin elle démêla quelle devait être sa tactique définitive, et, de ce jour-là, on peut dire que son succès fut assuré. Aujourd'hui l'idée de la simplification de l'orthographe fait dans la presse un bruit encore discret, mais déjà incessant. Les amis de la routine, qui jadis raillaient M. Paul Passy d'avoir attaché le grelot, se plaignent maintenant que ce grelot fait du vacarme.

La Société de réforme orthographique a lancé, le 11 mai dernier, une pétition adressée aux membres de l'Académie française, et elle a convié à la signer toutes les personnes ayant une compétence professionnelle. Le succès de cette pétition a dépassé même l'attente des optimistes. C'est que, depuis un siècle et demi (1740), l'Académie n'a touché à l'orthographe que d'une main timide; il y a donc du temps perdu à réparer, et l'opinion des gens du métier, si longtemps

muette, se réveille rapidement. Quelques semaines ont suffi pour réunir des centaines de signatures, plus de deux mille probablement, émanant toutes de personnes compétentes, professeurs, instituteurs, imprimeurs.... Parmi ces signatures, les noms considérables abondent; trente-deux membres de l'Institut déjà ont signé, et parmi eux les chefs de trois de nos grandes écoles, l'Ecole normale supérieure, l'Ecole des chartes, l'Ecole des hautes études. L'enseignement supérieur a donné, à la date du 1er août, un premier noyau de 139 signatures, non compris les professeurs qui sont membres de l'Institut. Ce que sera le contingent de l'enseignement secondaire, quand les circulaires auront été envoyées partout et que les adhésions auront été centralisées, on en jugera par un fait précis : la pétition a été signée par M. Rabier, directeur de l'enseignement secondaire au ministère de l'Instruction publique, par MM. les proviseurs des lycées Louis-le-Grand, Saint-Louis, Janson, Michelet, Lakanal, par le directeur du collège Stanislas, M. l'abbé Prudham, et par 35 proviseurs des départements. Tout cela, qu'on ne l'oublie pas, est un début; la propagande méthodique commence à peine.

La pétition, ce seront les *Cahiers* du public instruit. Elle sera remise à ses destinataires, chargée de milliers de signatures qui toutes auront une valeur, vers la rentrée prochaine. Alors le sort de la réforme ne dépendra plus que de l'Académie; à coup sûr elle accueillera avec bonne volonté une requête si bien appuyée par le nombre et le caractère des signataires; elle trouvera d'ailleurs dans son histoire le souvenir d'un acte de vigueur et de hardiesse, la grande simplification orthographique de 1740. Pour peu qu'elle l'ait voulu, c'en sera bientôt fait de nos chinoiseries les plus criantes; d'ici à peu d'années, les petits enfants sauront lire plus vite, et les grammaires seront devenues plus minces.

(*Le Semeur*, 10 août 1889.)

COMPTE RENDU

du livre de M. Ch. Lebaigue, *la Réforme orthographique et l'Académie française* (Paris, veuve Belin, 1889, 82 pages, in-8).

Je ne puis parler qu'avec partialité d'un ouvrage qui appuie l'idée de la simplification de l'orthographe, et dont l'auteur a cordialement adhéré à la pétition par moi rédigée. Le lecteur ainsi averti, je puis lui dire que l'esprit de la brochure publiée par M. Lebaigue me paraît excellent, et que presque toutes les conclusions de l'auteur sont en même temps les miennes. Il veut écrire *les chevaus, la pais, je peus*; — *filosofie, foque*; — *la seur, le beuf*; — *prudant, prudance, prudammant* (j'aimerais mieux *prudamant*); — *l'analise, les ieux, nous voions, le tilburi* (de sorte que la lettre *y* serait abolie); — *au-desus, déservir, bone, chiène*. Partout il prêche la modération, mais en même temps il sait montrer de la hardiesse; pour ma part, j'ai eu diverses occasions de prôner et l'une et l'autre; on voit que même sur la question la plus délicate, celle de la mesure, nous sommes bien près d'être en parfait accord.

Sur un seul point important je combattrais les conclusions de M. Lebaigue. Il veut de nouveaux signes diacritiques, un trait sous *h* aspirée, une cédille sous *t* sifflant, un point sur *g* chuintant. Ce sont là autant d'expédients sans utilité profonde. Car, dans une

orthographe réformée complètement, la lettre *h* ne serait jamais muette, le *t* sifflant serait remplacée par *s*, le *g* chuintant par *j*. Ces caractères compliqués ne peuvent donc servir, tout au plus, qu'à faciliter une transition, qu'à ménager certaines répugnances passagères. On les créerait sachant qu'ils sont destinés à disparaître; on en encombrerait l'alphabet typographique, avec l'arrière-pensée qu'un jour ils en seraient chassés. Ce n'est pas ainsi que doivent se faire les réformes; elles ne sont bonnes que si elles préparent les réformes ultérieures. Réduisons par exemple *cœur* à *cœr*, en donnant à *œ* la valeur qu'il a déjà dans *œil*. Voilà un caractère simple dûment affecté au son simple *eu*; voilà, pour un avenir prochain, un moyen d'éliminer les notations vicieuses *cue*, *gue* (car on pourra écrire *cœillir*, *orgœil*); enfin, pour l'avenir lointain, voilà la possibilité d'unifier définitivement tous les sons *eu*, et d'écrire d'une même façon *cœur*, *hauteur*, *fauteuil*, *accueil*, *œil*. Autre exemple : la lettre *j* est inventée depuis trois siècles, et depuis plus de cent ans elle a son rang dans l'alphabet : il est temps de savoir la mettre en valeur. Écrivons donc *pijon*, *gajure*, *jujer*, *saje*. L'introduction du *g* pointé serait stérile; celle du *j* au contraire aura été une réforme féconde, si nous savons récolter ce que nos pères ont semé.

En matière de théorie, je dois dire que je vois les choses autrement que M. Lebaigue. A mes yeux, on ne doit considérer en orthographe que deux choses, la prononciation, qui indique les réformes à faire, et l'habitude, qui oblige à ne les faire que peu à peu; l'étymologie n'a pas voix au chapitre et compte pour zéro [1]. M. Lebaigue tient au contraire à l'orthographe

1. Il serait trop long d'expliquer ici les motifs qui justifient une opinion si tranchée. Si le lecteur se sent un penchant à favoriser l'étymologie dans l'orthographe, qu'il essaye de donner à son instinct une formule. Il ne sera pas long à démêler l'illusion et à chasser la chimère.

dite étymologique. S'il veut un *t* cédillé, c'est qu'à cause de l'étymologie il ne peut supporter l'idée d'écrire *inersie* à côté d'*inerte*; l'étymologie, suivant lui, exige la permanence du *t* dans les mots de même origine. Le principe est gênant; allons-nous inventer toute une série de nouveaux caractères afin d'unifier, pour l'œil, les consonnes de *hauteur* et *hausser*, d'*analyse* et *analytique*, de *vif* et *vive*, de *dix* et *dizaine*, de *verte* et *verdir*, de *plainte* et *plaignant*, de *coudre* et *cousu*, de *moudre* et *moulu*, et les voyelles de *boivent* et *buvons*, de *tiennent* et *tenons*, de *mer* et *marin*, de *neuf* et *nouveau*? D'ailleurs, ce principe de l'étymologie est forcément en conflit avec l'autre principe, celui de la prononciation. Pour l'étymologie, et en dépit de la prononciation, M. Lebaigue écrit *inertie* (avec cédille) plutôt qu'*inersie*; pour la prononciation, et en dépit de l'étymologie, il écrit *tilburi*, *foque* et *prudant*. C'est servir deux maîtres à la fois. Le pur phonétiste est à l'abri de ce reproche, même s'il est modéré et patient. Il accorde aux usages, aux préjugés même, le droit de ralentir la réforme; mais, le regard fixé sur un but unique, il y pousse toujours, et toujours dans le même sens. S'il est prêt à subir philosophiquement le retard qui vient d'autrui, du moins il ne compromet pas le mouvement par une déviation venue de lui-même.

Parmi les partisans de l'orthographe étymologique, M. Lebaigue a cru pouvoir compter Arsène Darmesteter. C'est, je crois, une erreur. Darmesteter appartenait à l'école phonétique et en était un des chefs. Il voulait qu'un jour on en vînt à écrire *le siel* et *la nasion* par des *s*, qu'un jour *c* remplaçât *qu* dans *qui* et *que*. Il accordait aux timides tous les tempéraments imaginables pour la transition, mais sous forme d'ajournements, non de concessions définitives. S'il a fait quelques réserves personnelles, ce n'a été que sur des points qui ne sont pas de pure orthographe (il tenait par exemple à écrire l'*s* muet du pluriel,

parce qu'il reparaît parfois dans les liaisons, et qu'il joue un rôle conventionnel en poésie). Hâtons-nous de le dire, ce n'est pas M. Lebaigue qui a mal lu, c'est Darmesteter qui a laissé échapper une formule inexacte en déclarant que les deux mots *orthographe phonétique* jurent de se voir accouplés. Heureusement sa véritable pensée se dégage sans peine du contexte; car son argument, celui des divergences personnelles, porterait aussi bien contre l'orthographe « étymologique » (ainsi, les académiciens étymologistes de 1878 écrivent *aphte*, M. Lebaigue, étymologiste aussi, préfère *afthe*). En réalité, ce qu'a voulu combattre Darmesteter n'est nullement l'orthographe fondée sur la seule prononciation, c'est l'orthographe fondée sur la prononciation des individus. Et, en effet, une *orthographe,* c'est-à-dire une orthodoxie dans la façon d'écrire, ne peut être qu'une règle commune à tous; que serait une orthodoxie pour chacun? Darmesteter, je ne puis avoir là-dessus aucun doute, aurait accepté la formule phonétiste suivante, où l'étymologie n'entre pour rien : « L'orthographe deviendra, et il est bon qu'elle devienne, une notation exacte de l'orthoépie ».

Cette formule, pour le dire en passant, en engendre une autre digne d'être considérée : « L'orthoépie sera un jour, et il est bon qu'elle soit, une épellation exacte de l'orthographe ». De sorte qu'au terme de l'évolution, l'orthographe aura son maximum de simplicité, l'orthoépie son maximum de rigueur. Alors la langue, que certains croient compromise par les innovations orthographiques, aura reçu d'elles, tout au rebours, un caractère d'unité et de stabilité qu'elle n'a jamais eu jusqu'ici. Peut-être même arrivera-t-elle à une prononciation littéralement immuable; on peut imaginer l'Académie dépositaire d'un phonographe étalon, qui sauvegardera l'incorruptibilité des sons français à travers les siècles. En tout cas la réalité sera, m'est avis, bien opposée à ce que s'en figure M. Lebaigue : « La prononciation, abandonnée à elle-même (*c'est main-*

tenant qu'elle l'est), varierait bientôt (*c'est maintenant qu'elle varie*) non seulement de ville à ville et d'homme à homme, mais chez le même individu... ».

Mais c'est assez contredire l'auteur d'un travail étudié et sincère, surtout quand on ne s'écarte de lui que sur les détails ou sur l'abstraction. Que le lecteur lise avec soin M. Lebaigue, qu'il me fasse l'honneur de tenir compte de mes objections, et qu'il se fasse un avis lui-même, sans hâte et sans parti pris, car ces petites questions en valent la peine; les minuties d'une mauvaise orthographe coûtent des millions au pays qui a la faiblesse de la garder.

(*Revue critique d'histoire et de littérature*, 21 octobre 1889.)

LA SIMPLIFICATION DE L'ORTHOGRAPHE ET LA DISTINCTION DES HOMONYMES

L'utilité d'une simplification de l'orthographe est chose évidente. D'où peuvent venir les objections? de l'habitude d'abord. Il est certain qu'on ne doit pas tout bouleverser. Les gens qui ont appris à écrire *quatre hommes* peuvent demander qu'on ne se mette pas à écrire *katrom*, car ils ne reconnaîtraient plus leur propre langue. Il faut réformer avec hardiesse, mais avec mesure.

Ensuite, il y a des objections qui viennent des fausses théories. Je me propose d'étudier ici une de ces fausses théories, celle de la distinction des homonymes, celle qui fait écrire le nombre *vingt* avec un *g*, pour le distinguer de *il vint*.

I

De quelle nature est notre orthographe? Il y a deux façons d'écrire les langues : on note ou bien les idées, ou bien les sons. Il faut choisir : qui note les uns doit renoncer à tenir compte des autres. On ne court pas deux lièvres à la fois.

Un exemple de notation des idées existe chez nous : c'est la numération écrite. Si un Français voit un 1 à

gauche et un 2 à sa droite, il a l'idée d'une dizaine et de deux unités, et il dit : *douze*. Remplaçons-le maintenant par un Anglais. Celui-ci attache à ces mêmes signes exactement le même sens, mais il dit autrement : *twelve*. Ainsi la numération écrite note les idées, qui sont communes aux deux peuples ; elle ne note pas les sons, qui diffèrent d'une langue à l'autre. Le principe de notre orthographe est tout juste le contraire. C'est une notation des sons, non des idées.

Cela est clair dans les mots dont l'orthographe est parfaitement pure, *administratif, il élimina, le castor*, et même dans les autres. Dans *louer, jouer, rouer*, qu'est-ce qui varie? le son initial ; aussi, dans l'écriture, ce qui varie est la lettre initiale ; en somme, les variations de l'orthographe suivent les variations du son. L'idée, au contraire, peut changer sans que l'orthographe change. On écrit exactement de même *louer* (vanter) et l'autre verbe *louer* (prendre à bail). Deux idées, mais un seul son ; donc, une seule façon d'écrire ; ici notre orthographe est fidèle à son principe.

Ce n'est pas une exception ; elle lui est fidèle dans une foule d'autres exemples. Le français, en effet, abonde en homonymes que l'orthographe ne distingue pas. Nous écrivons la *masse* d'armes comme la *masse* des adhérents, la *manne* (panier) comme la *manne* du ciel, la *grève* des forgerons comme la *grève* sablonneuse, la *casse* (remède) comme la *casse* (brisure), l'*arche* du pont comme l'*arche* de Noé, le *port* d'armes comme le *port* de mer, la *balle* à jouer comme la *balle* du blé, la *meule* de foin comme la *meule* du moulin, la *mine* d'or comme la *mine* fatiguée, la lampe du *mineur* comme la tutelle du *mineur*, le *sol* de la France comme le *sol* dièze, la *pêche* à la ligne comme la *pêche* au vin, les *cours* de justice comme les *cours* des Facultés, le *son* du blé comme le *son* du clairon, la *coupe* de vin comme la *coupe* du bois, la *fonte* de la selle comme la *fonte* du fer, la *pompe* à incendie comme la *pompe* de la cérémonie, la *bière* à boire

comme la *bière* des morts, la *rue* Saint-Denis comme la *rue* (plante), la *cannelle* du bassin comme la *cannelle* (épice), le *souci* (tourment) comme le *souci* (fleur), le *charme* (agrément) comme le *charme* (arbre), le *cousin* (parent) comme le *cousin* (insecte), un *élan* (saut) comme un *élan* (animal), la *botte* de paille comme la *botte* de postillon et la *botte* qu'on pare.... Nous écrivons *voler* dans les poches comme *voler* dans les airs, *causer* avec quelqu'un comme *causer* un malheur, *détacher* (ôter une tache) comme *détacher* (ôter une attache), *délié* (détaché) comme *délié* (fin), *cru* (non cuit) comme *cru* (que l'on croit)....

Dans tout cela, l'orthographe française est conséquente avec elle-même. Une seule prononciation, donc une seule notation. Si on était parfaitement logique, il est clair qu'on écrirait d'une même façon *exhausser* et *exaucer*, *compter* et *conter*, le *paon* et le *pan*, le *poids* et le *pois*, le *coing* et le *coin*.

Certains homonymes de même orthographe diffèrent par le genre : ainsi *le page* et *la page*. Il y en a un bon nombre : *mort*, *tour*, *souris*, *voile*, *crêpe*, *foudre*, *ponte*, *livre*, *manche*, *poste*, *vase*, *moule*, *poêle*.... On voit que, logiquement, *la poix* devrait s'écrire comme *le pois*, *la chaîne* comme *le chêne*.

Certains verbes sont homonymes à certaines formes ; *je peignais* (peindre, peigner), *je fondais* (fondre, fonder), *il a plu* (plaire, pleuvoir), *je vis* (voir, vivre), *ils virent* (vivre, virer), *ils mirent*, *ils murent*, *ils durent*.... Certains substantifs sont pareils à des adjectifs : *frais*, *prêt*, *aimant*, *grêle*, *fin*, *pieux*, *feu*, *pie*, *nue*; ou à des participes : *curé*, *tapis*, *marché*, *chaussée*, *partie*; ou à d'autres mots encore : *pis*, *sous*, *autour*, *outre*, *vers*, *or*, *si*. Certains adjectifs sont pareils à des formes verbales : *court*, *sombre*, *grave*, *dure*, *lâche*, *tendre*; beaucoup de substantifs sont dans le même cas : *bois*, *mets*, *cours*, *pus*, *vins*, *bouge*, *lie*, *frise*, *tonne*, *brise*, *plie*, *tente*, *prise*, *porte*, *tombe*, *tasse*, *mouche*, *fronde*, *joue*, *livre*, *trompe*, *lave*, *redoute*,

empire, sorte, voie, fond, nuit, sort, part, bout, but, rit, lit, bouche et *boucher, pêche* et *pêcher, cloche* et *clocher, poissons, savons, gazons, rognons, salons, visions.... Leur*, pronom, s'écrit comme *leur*, possessif; *son* et *ton*, possessifs, comme *son* et *ton*, substantifs; *lui*, pronom, comme *lui*, participe; *pas*, négation, comme *pas*, substantif; *et puis* comme *je puis, courir sus* comme *je ne sus que dire, en voici neuf* comme *un habit neuf*. La logique voudrait qu'on écrivît aussi *le puits* comme *je puis, vingt* comme *il vint, le doigt* comme *il doit, la faulx* comme *c'est faux, ils sont beaux* comme *signer les baux, le faix* comme *je fais, je sens* comme *sans reproche, où vas-tu* comme *deux ou trois, c'est à moi* comme *il a peur*.

Chacune de ces réformes contribuerait à ramener notre orthographe vers son principe fondamental; chacune débarrasserait la raison d'une anomalie qui la choque. Non seulement, d'une façon générale, il y aurait moins d'écart entre la façon dont on parle et la façon dont on écrit, mais l'esprit d'ordre aurait satisfaction sur un point particulier : la similitude d'orthographe, au lieu d'être la règle individuelle de telle ou telle paire de mots, *louer, louer* ou *trompe, trompe,* par exemple, serait la règle ordinaire des homonymes français.

Il subsisterait des distinctions, celles qui découleraient naturellement de quelque règle générale. Par exemple, tant que la règle générale sera de mettre un *s* à la seconde personne des verbes, *tu vins* sera écrit autrement que *le vin*. Mais on ne distinguerait plus jamais pour le plaisir de distinguer, et on ne recourrait plus jamais à des expédients aussi factices, aussi bizarres, aussi incohérents que l'addition d'un *d* dans *poids* ou d'un accent grave dans *où*.

Ces expédients, on peut le dire, sont le comble de l'absurdité. Ce sont des idées qu'on veut distinguer, ce sont des signes phonétiques qu'on emploie. On ajoute un *t* dans *le puits* pour marquer l'idée parti-

culière que ce mot exprime (à la différence de *je puis*), mais on ne met plus ce *t* dans *puiser*, qui pourtant contient la même idée; on ajoutait un *l* dans *la faulx* il n'y a pas encore bien longtemps, mais on ne le mettait pas dans *faucher*. Ces lettres distinctives sont-elles au moins fondées sur une différence étymologique? Pas toujours; un *t* ne peut distinguer étymologiquement *le puits* de *je puis*, car l'un vient du latin *puteum* et l'autre d'un verbe bas-latin *poteo*; un *l* ne pouvait distinguer étymologiquement *la faulx* de *c'est faux*, car l'un vient de *falcem* et l'autre de *falsum*. Est-ce par étymologie qu'on met un *g* après *n* dans *vingt*? Non, car en latin le *g* est avant (*viginti*). Les accents, au moins, sont-ils employés avec quelque logique? Non, car le même accent indique deux sortes de mots, un adverbe dans *là*, *où*, une préposition dans *à*, *dès*; d'ailleurs il n'y a d'accent ni dans l'adverbe *ici* (et pourtant c'est le pendant de *là*) ni dans la préposition *sous* (et pourtant cette dernière a un homonyme, dont un accent la distinguerait).

Non seulement tout cela est absurde, mais cela devait l'être. Avec une écriture phonétique, comme l'est la nôtre, on ne peut faire bien que du phonétisme. Introduire la considération des idées dans la notation des sons, c'était chercher le gâchis.

Les expédients en question sont relativement modernes; ils sont dus aux savants, plus ou moins pédants, des XVe, XVIe et XVIIe siècles. Le moyen âge ne les a pas connus; car il suffit de remonter au passé pour trouver toute faite l'orthographe simple, claire, logique et franchement phonétique qu'on réclame aujourd'hui. En vieux français, pour les homonymes comme pour tout le reste, on écrivait tout uniment comme on prononçait; on suivait d'instinct un principe unique, le principe indiqué par le bon sens, et on n'embrouillait pas les choses à plaisir.

II

Jusqu'ici nous avons envisagé la question à peu près comme un problème de philosophie, non au point de vue de l'application, mais au point de vue de la raison abstraite. Il est temps d'en venir aux considérations pratiques.

D'abord, les expédients qu'on emploie à distinguer les homonymes sont inutiles; on peut parfaitement s'en passer. Observons en effet ce qui arrive pour les homonymes qui s'écrivent de même, et qui sont si nombreux. Si on lit que certains poissons se pêchent avec des *vers*, il ne vient pas à l'esprit de songer aux *vers* qui riment; et réciproquement, quand il est question des *vers* de Victor Hugo, on ne pense nullement aux *vers* de terre. On prononce en effet les mots mentalement; la nature de la phrase guide en même temps que le son, et l'esprit va droit au sens juste; s'il y a des homonymes, il n'en soupçonne pas même l'existence. Chacun peut faire la constatation sur sa personne. Et cela est si vrai que le public instruit, en général, ne s'aperçoit pas que l'orthographe soit si riche en homonymes non distingués les uns des autres. A part les maîtres de l'enfance et les linguistes, personne ne remarque combien les homonymes tels que *vers* sont fréquents. L'homonymie, pour le commun des lecteurs, est chose latente.

Tout le monde déchiffre sans peine une lettre qui contient des fautes d'orthographe. Si un jardinier m'écrit qu'il a une *faux* neuve, je comprends sans hésiter une seconde; bien mieux, je ne pense pas à l'adjectif *faux*. En fait, à moins de circonstances extraordinaires, l'homonyme d'un mot qu'on a sous les yeux est comme s'il n'existait pas.

C'est d'ailleurs ce qui arrive pour un mot qu'on entend prononcer. Si je parle au jardinier de sa *faulx*,

il ne songe pas aux phrases comme *C'est faux*, *Il faut*; si je parle au poète de ses *vers*, il ne songe ni aux *vers* de terre, ni non plus aux *verres* de Venise, aux arbres *verts*, ou à la pantoufle de *vair* de Cendrillon. Malgré ses homonymes innombrables, la langue française est claire quand on la parle. C'est qu'il y a bien des siècles qu'elle existe; les formes qui auraient pu prêter à confusion ont été peu à peu soit distinguées, soit éliminées, le parler s'étant accommodé lentement aux besoins auxquels on l'a fait servir, comme un rameau qui traverse un mur se moule sur la fente.

Cette observation indique assez quel est le vrai moyen de rendre clair le langage écrit : c'est de le rendre aussi pareil que possible au langage parlé. Il faut laisser de côté les accents muets et les lettres muettes, qui ne servent qu'à résoudre péniblement des difficultés négligeables. Le temps que les enfants passent à apprendre qu'on met un *d* dans *poids*, un *p* dans *corps* et un accent dans *où*, qu'ils l'emploient plutôt à apprendre la ponctuation, c'est-à-dire la notation des inflexions de la voix. Là, ils seront sur le terrain de la prononciation, là leur peine sera fructueuse; là ils s'habitueront à écrire pour être compris, à lire sans ânonner.

Mais les expédients distinctifs ne sont pas simplement inutiles; ils sont nuisibles.

Ils nuisent à la clarté de la langue, à laquelle on s'imagine bien à tort qu'ils contribuent; voici comment. Tout auteur qui n'est pas de premier ordre compte sur eux pour rendre ses phrases intelligibles, tant bien que mal; aussi prend-il moins de soin de surveiller son style, et celui-ci devient embarrassé et obscur.

Du moment qu'on ne peut comprendre qu'à l'aide de l'orthographe, la phrase est mal faite. Y ajouter des accents superflus et des lettres parasites, c'est faire comme l'enfant qui dessine, et qui écrit sous son œuvre *chien* ou *maison*. Soyons sûrs que le dessin de l'enfant

est informe. Soyons-en sûrs aussi, quelqu'un qui aurait vraiment besoin d'orthographier *où* et *poids* serait un grand enfant, qui écrirait très mal. Qu'on lui défende ces expédients, il faudra bien qu'il se mette à écrire comme un homme. Qui aura perdu au changement? le pédantisme orthographique. Et qui y gagnera? la langue française.

Les mêmes expédients distinctifs nuisent, d'une façon plus matérielle, par le temps qu'on perd à les étudier. Ce n'est pas une médiocre affaire de loger dans un cerveau tant de petites conventions décousues, qui ne sont fondées sur aucune raison appréciable et ne peuvent être ramenées à aucun principe un peu large.

Les lettres muettes ont encore l'inconvénient (relativement mince) de faire perdre un peu de temps et un peu de place dans l'écriture et dans l'impression. Mais une invention sérieusement regrettable est celle des accents muets.

Pour le puéril avantage de signaler aux yeux trois mots, pas un de plus (les trois mots *à*, *là*, *où*), on est obligé d'augmenter l'alphabet typographique de deux caractères, *à* et *ù*. Qu'on juge de la complication pour les imprimeurs : deux lettres de plus à fondre dans chaque corps, en *dix* comme en *neuf*, en *romain* comme en *italique*; deux places de plus dans chaque boîte, des chances plus nombreuses de fautes dans la composition et d'erreurs dans le triage. Tout cela coûte; or, quand l'imprimeur fait des frais inutiles, c'est le lecteur qui paie.

Est-il d'ailleurs si indispensable d'écrire l'auxiliaire *il a* autrement que *c'est à moi?* La précaution est quelque peu exagérée; notre orthographe n'est pas toujours si méticuleuse, même pour les verbes auxiliaires. Elle écrit sans scrupule *je suis tombé* comme *je suis ma consigne*, *nous sommes* comme *des sommes d'argent*, *j'étais* comme *des étais* (et *mes ouvriers étaient les meilleurs* comme *mes ouvriers étaient les*

murs), *qu'il fût* comme *un fût*, *j'ai été* comme *en été*, et même *il est* comme *vers l'est*, qui ne se prononce pas de même. C'est pour *il est*, bien plutôt que pour *il a*, qu'il y aurait besoin d'une notation distinctive; car, dans *il est* et *vers l'est*, la similitude d'orthographe peut égarer la voix, soit la voix réelle si on lit tout haut, soit, quand on lit les lèvres closes, cette voix mentale qu'on entend au dedans de soi-même. Or, c'est quand la voix s'égare que l'esprit se méprend.

Au lieu de maintenir les piètres distinctions qui encombrent notre orthographe, il y aurait tout profit à y faire d'autres distinctions, non en inventant des procédés de même nature, mais au contraire en se laissant aller à la logique et à la simplicité, en écrivant comme on parle. Qu'on ôte à *fils* son *l*, et on ne sera plus exposé à prononcer *fis* pour *fil*, ou *fil* pour *fis*. Qu'on remplace *ent* non muet par *ant*, et la langue ne fourchera plus si souvent : on ne se surprendra plus à prononcer *le président* comme *ils président*, *battu et content* comme *ils content*, le *couvent* comme les poules qui *couvent*, le *ferment* comme les portes qui se *ferment*, les dangers qu'on *pressent* comme ceux qui *pressent*. On lira mieux et on comprendra mieux, parce que la voix sera mieux guidée.

L'orthographe claire, c'est celle qui guide la voix. La nôtre le sera d'autant plus qu'elle prétendra moins à ce qui n'est pas son rôle, guider l'esprit.

(*Revue de l'enseignement secondaire et de l'enseignement supérieur*, 1er août 1889.)

LA SIMPLIFICATION DE L'ORTHOGRAPHE ET L'ESTHÉTIQUE

Une *Pétition* à MM. les membres de l'Académie française, *en vue d'une simplification de l'orthographe*, a été lancée, en mai 1889, par la Société de réforme orthographique; elle continue de se couvrir de signatures.

Beaucoup d'entre les signataires sont des savants spéciaux. C'est qu'aujourd'hui la science du langage, devenue méthodique, est réformatrice à bon escient, et par conséquent avec décision. Elle a démêlé comment on gagne à *simplifier l'orthographe*, c'est-à-dire à rapprocher l'écriture de la prononciation; elle sait que peu à peu, fût-ce très lentement, tout ce qui n'est pas la peinture des sons devra être éliminé. Elle favorise la tendance vers le *phonétisme*, parce qu'elle la sait légitime.

Non seulement légitime, mais utile; on peut le faire comprendre en quelques lignes. Supposons que, par application du principe phonétique, on se défasse des syllabes orthographiquement compliquées, comme *chro* — que, par exemple, *chronomètre* devienne *cronomètre*, — par là on abrégera les abécédaires où les enfants apprennent à lire. On abrégera de même leurs grammaires, si on y réduit les anomalies orthographiques — par exemple, si le pluriel *des feux* s'écrit comme

le pluriel *des bleus*. On diminuera pour eux les vains exercices de mémoire si, dans le vocabulaire aussi, on efface les contradictions (le *fabricant* par *c*, le *trafiquant* par *qu*), si on y corrige les absurdités (la *femme* écrit comme le sel *gemme*), et si, au bout de trois siècles, on se décide enfin à mettre en valeur la lettre *j*, enrichissement déjà vieux de notre alphabet, et à écrire *chanjer* et *chanjant*, *gajer* et *gajure*, *jôle*. En somme, il est possible de réaliser l'économie de plusieurs mois d'école, ou leur meilleur emploi, pour chaque petit Français, Belge, Genevois, Canadien.... — En France, l'État aussi aurait son bénéfice. Nous soutiendrions mieux la concurrence contre d'autres peuples, dont l'orthographe n'est pas rebutante. Les Italiens, sur une terre qui est nôtre, sollicitent les indigènes par leurs maîtres d'école et par leur orthographe très simple. Gagnerons-nous la partie? En tout cas, nous sommes trop bons de rendre des points, et il est temps que cette complaisance ait un terme. Il n'y a d'ailleurs à faire qu'un petit effort. Mettons que, pendant huit jours, on doive avoir l'œil un peu dépaysé en ouvrant le journal; qu'importe, si le progrès est de ceux dont le bienfait demeure, et s'il profite à la communauté de la nation comme il profitera aux individus?

Ces indications suffiront. Les considérations d'utilité ne sont pas l'objet de cet article, non plus que les considérations de science pure. Il s'agit, ici, d'examiner la simplification de l'orthographe à un tout autre point de vue, celui de l'esthétique.

Un tel point de vue est celui des délicats. Il faut tâcher de les rassurer, si le changement les effarouche; et avec eux, par-dessus le marché, ceux qui se croient délicats parce qu'ils sont timides.

I

Le point de vue esthétique, en matière d'orthographe, pourrait être défini : *le point de vue de la transparence.*

Une orthographe limpide est une orthographe belle. L'orthographe espagnole plait aux yeux. « En parlant du charme du castillan, dit un linguiste suédois des plus compétents, M. Wulff, *il ne faut pas oublier son orthographe*, qui est à peu près l'idéal d'une orthographe pratique et simple. » C'est qu'elle laisse *transparaître* distinctement l'espagnol parlé. L'orthographe anglaise est laide, parce que la lumière y passe mal.

La beauté de l'orthographe n'est que celle de la langue, bien vue à travers. Or, pour toutes choses, la beauté vraie est celle qui supporte l'analyse, et qui, satisfaisant non seulement le premier coup d'œil, mais la réflexion, semble s'accroître avec l'attention qu'on lui donne; telle est toujours la beauté d'une langue que n'obscurcit pas une orthographe opaque. Plus on l'examine, plus on y découvre de perfections grammaticales. Ici, c'est une régularité grandiose qui règne dans tout l'ensemble, qui, grâce à l'orthographe, se montre comme à découvert sur une vaste surface, et qui forme un digne objet de contemplation. Là, c'est une fine anomalie, due à quelque cause mystérieuse; elle peut n'être qu'à peine perceptible, mais du moins elle n'est point cachée par des conventions d'écriture; la curiosité est ravie de parvenir à la discerner, et s'exerce à en deviner l'origine. De toute façon, la langue reçoit de l'orthographe un attrait qu'elle lui rend, et toutes deux ensemble concourent à notre plaisir, qui est à la fois plaisir de l'intelligence et plaisir des yeux.

Aussi le grec, celui de tous les idiomes de l'Occi-

dent dont l'orthographe est la plus phonétique, et où l'application du principe a été jusqu'à une notation régulière des inflexions de la voix, a toujours été le régal des linguistes aussi bien que des lettrés. Le grec! voilà un exemple à retenir. « Vous nous proposez, s'écrient les champions de l'immobilité, une orthographe de cuisinières », ou bien : « Vous faites du français un argot ». Non pas, messieurs les dégoûtés : c'est vous qui voyez bassement, si de telles pensées vous viennent. Nous, nous voulons traiter le français comme une langue ailée et légère, et nous savons très bien où nous prenons notre modèle. Notre réforme a eu un précédent célèbre à Athènes, un quart de siècle après Périclès. — « Il faudra que, désormais, les poètes se laissent imprimer sans lettres muettes? » — Sans doute; c'est ainsi qu'on imprime Pindare. S'il paraît en français quelque belle page de prose, quelque rêverie transcendante sur l'univers, l'infini, la vertu, l'amour, sera-t-elle profanée pour être orthographiée comme la prose attique de Platon?

Qu'on laisse de côté, par un effort de l'imagination, les préventions passagères. Qu'on essaye de se représenter l'effet que fera plus tard l'orthographe simple, l'orthographe à l'espagnole et à la grecque, quand l'œil en aura pris l'accoutumance tout à son aise. Ce qu'il verra sera assez différent de ce qu'il voit aujourd'hui : point de *th*, de *rh* ni de *ph*, peu ou point d'*y*, peu d'accents, peu de consonnes doubles, point de lettres de luxe; à peu de chose près, selon la formule phonétiste, un signe par son, un son par signe. Hé bien, je prétends que cela paraîtra coquet, si bien qu'alors nos livres, hérissés de tant de caractères qui n'expriment rien, seront réputés disgracieux. On aura appris à sentir l'élégance d'une notation sobre, qui n'aura de prétention qu'à la justesse. On prendra plaisir à la voir suivre la voix, comme un danseur suit la musique. Des liseurs raffinés seront heureux de pouvoir deviner dans l'écriture la parole elle-même; ils

redécouvriront, après un intervalle de quatre ou cinq siècles, des satisfactions qu'on n'a connues en France qu'avant l'avènement de la pédanterie, au temps où, chez nous aussi, l'orthographe était aimable.

Car elle a existé dans le passé, cette orthographe française de l'avenir, que nous imaginions tout à l'heure comme purement idéale. Il y a eu très réellement une époque, et une époque charmante, où les Français se passaient d'*y*, de *ph*, d'accents, de lettres de luxe..., c'était celle où leur jeune langue, pleine d'une sève spontanée, s'épanouissait librement encore, et laissait tomber de ses branches une profusion de fruits à la fois sauvages et doux. Nul ne dédaigne plus ces fruits propres de notre sol; la finesse française s'est aperçue qu'ils étaient exquis. L'homme dont l'œil est sensible apprécie jusqu'à leur enveloppe, à travers laquelle le suc se décèle et la saveur se pressent; jusqu'à cette orthographe lumineuse qui ne masque pas la perfection de ce qu'elle recouvre, et qui, au dedans d'elle, montre libéralement la vie et la fraîcheur. Faut-il aller jusqu'à dire qu'il y trouve des délices? Non, sans doute. Enfler les mots, ce serait ne plus se souvenir des leçons du vieux français, et d'ailleurs nulle orthographe ne peut être *délicieuse*, non plus (certains l'oublient) qu'une simplification orthographique ne peut être *monstrueuse*. Mais celle-là est pour le lettré un surcroît d'agrément. Elle lui sourit et l'invite. C'est assez pour qu'il la préfère à celle d'aujourd'hui.

Il faut que notre orthographe redevienne pareille à celle de nos pères. Il faut qu'elle aussi ne soit qu'une forme diaphane, digne d'enfermer la parole, et légère comme ce qui s'échappe des lèvres.

II

Rendre à l'orthographe sa grâce, ce sera le moyen de conserver longtemps la grâce de la langue. L'es-

thétique de l'une tient de près à l'esthétique de l'autre, et peut-être notre langue vaudrait-elle qu'on prît soin d'un charme qu'elle peut perdre.

Aujourd'hui comme au temps de Dante, la *parlure* de France est peut-être la plus capable de contenter l'oreille. Le français est une pure parole, tandis que l'italien a les fioritures d'une musique. Il est net, tandis que l'anglais est mâchonné. Il est égal, tandis que le russe mêle des sons brutaux à des sons mièvres. Seulement, si l'on n'y veille, le français deviendra moins harmonieux que l'italien, le russe ou l'anglais. Lui si doux en comparaison de l'allemand, il est menacé de se changer en un jargon dur. Il est en proie à l'invasion des consonnes.

Il s'agit des consonnes muettes, trop sujettes à se changer soudain en des consonnes tapageuses. On a eu jadis l'imprudence de les introduire dans l'écriture, avec l'illusion qu'elles y dormiraient inoffensives; mais voici qu'elles s'animent, l'une après l'autre, d'une vie importune, et que déjà la langue en est infestée : au lieu d'*atirer l'atention* on commence à prononcer, avec deux paires de *t*, *at'tirer l'at'tention*; de plus en plus, en dépit des traditions classiques, on s'évertue à dire avec la même affectation un *som'met*, un *ap'port*, une *an'née*, l'or *mas'sif*. Contre cette fâcheuse manie, nul préservatif n'est efficace : pas même une bonne éducation, pas même la pratique constante des choses littéraires. Des gens instruits en sont à tout épeler en parlant : une fête *solèn'nelle*, un cheval qui *hèn'nit*; — un *scul-pteur*, un *don-pteur*, la *pron-ptitude*. Quant aux vulgaires comptables, qui prononcent couramment *cink fran*, *sett fran*, le jour viendra vite où ils prononceront *sèpt' frank*. Il faut savoir comprendre que le mal ne s'arrêtera pas là; parler comme on écrit est chose logique, et la logique va aux extrêmes. Nos petits-enfants articuleront le *t* de *doigt*, si nous continuons de l'écrire; une autre génération s'escrimera à faire entendre le *g*, s'il n'a été supprimé

à temps; une troisième pourra encore enchérir, et ressusciter l's du pluriel. En fin de compte, tandis qu'aujourd'hui on prononce *di doi é di doi fon vin doi*, il est à craindre qu'on ne finisse par prononcer quelque chose d'épouvantable et d'à peine humain, *diks' doikts' èt' diks' doikts' font' vinkt' doikts'*. Un tel français sera pire que le patois des *Grenouilles* dans Aristophane, *brékékékéks koaks koaks*. Ceux qui le parleront ne se moqueront plus des langues qui ont des mots comme *sanft*, *Arzt* ou *Kirchthurmsknopf*. Les Mussets d'alors, si tant est qu'il y ait encore des poètes, pourront envier pour les duchesses de France le parler des bouviers allemands.

Qui sauvera la langue? L'Académie, si elle veut être artiste. Qu'elle biffe cette année douze ou quinze cents fausses consonnes, autant encore dans un quart de siècle, et le français ne sera plus en péril de dégénérer en un aboiement.

III

Parmi tant de gens qui ont écrit sur l'orthographe, la plupart ont oublié ce qui intéresse le plus directement l'esthétique : la poésie. L'omission a été réparée par un poète, M. Jean Psichari. Il présente pour la réforme un argument plein de force, tiré des rimes.

Il est choquant pour l'œil, dit M. Psichari, de voir rimer *enfants* et *faons*; il y aurait avantage à écrire *fans*, « même pour les poètes ». *Même?* disons plutôt *surtout*, car un avantage spécial n'empêche pas de participer aux avantages communs, et justement les poètes priseront mieux que tout le monde ce dont tout le monde jouira, la simplicité élégante. Je me mets toujours, bien entendu, au point de vue de demain, non d'aujourd'hui; car il se peut bien que l'épreuve

de la transition rende quelques poètes un peu nerveux.

C'est le cas d'un poète illustre entre tous, qui, d'avance, a laissé savoir publiquement qu'il désapprouverait les demandes de réforme. Certes, il faut respecter un conservatisme qui est celui de M. Leconte de Lisle. Mais il est permis de se rappeler que le grand Corneille avait sur l'orthographe des idées précisément contraires; qu'il a voulu la modifier et qu'il l'a modifiée en effet; que c'est sur la prononciation qu'il a essayé de la régler; enfin qu'il traite ces questions avec un accent chaleureux, bien propre à réjouir le cœur des réformateurs modernes : « *Je n'ay pû souffrir* que ces trois mots, *reste*, *tempeste*, *vous estes*, fussent escrits l'un comme l'autre, ayant des prononciations si differentes [1] ».

Il est permis aussi de se demander dans quel sens l'avenir prendra parti. Comme le changement est la loi de toutes choses; comme l'orthographe en particulier n'a été stable à aucune époque ni de notre langue, ni d'une langue quelconque qui ne fût pas en pleine décadence; comme chez nous, depuis trois cents ans, elle suit un mouvement continu de simplification, et se rapproche de plus en plus de l'orthographe phonétique; comme ce mouvement spontané s'appuie désormais sur une puissance réfléchie, la science, et que d'ailleurs il est hâté par la vulgarisation de l'instruction primaire; pour toutes ces raisons, il n'est pas

1. Dans *reste,* la consonne *s* avait sa valeur naturelle; dans *tempeste,* elle allongeait l'*e* précédent; enfin dans *vous estes,* en ce temps-là, elle était complètement muette et laissait l'*e* bref. L'orthographe nouvelle de Corneille distingue : *reste,* par *s* de forme ronde (*s*); *tempeste,* par *s* de forme longue (*ſ* sans barre); *vous étes,* sans *s*. (Édition Marty-Laveaux, t. I, p. 8.) — Je ne puis me tenir de noter au passage combien Corneille est un novateur décidé. Il applique son système avec tant de rigueur, qu'il ne craint pas de faire varier le radical des verbes : *j'arreste* (par *s* de forme longue), mais *nous arrétons.*

possible qu'il n'y ait pas de réforme. Les petits enfants de maintenant, quand ils arriveront à l'âge d'homme, aborderont par conséquent Leconte de Lisle dans d'autres conditions que leurs devanciers. Ils puiseront la connaissance de ses vers dans des imprimés nouveaux, d'où l'orthographe casse-tête aura disparu. Parmi ces jeunes gens se trouveront des poètes, des poètes dont beaucoup, dont la plupart même, pourront se réclamer en art de la même école, mais qu'enfin nous supposons, comme toute leur génération, familiers seulement avec l'orthographe facile. Ils n'en connaîtront plus d'autre; c'est à celle-là qu'ils s'attacheront. Et ils ne l'aimeront pas médiocrement, s'ils l'aiment en vrais poètes, l'orthographe égale et fine, sensible et vibrante, d'où les sonorités sembleront s'envoler comme d'une table d'harmonie. Quand il leur arrivera, par dilettantisme, d'ouvrir un Leconte de Lisle *princeps*, et d'y chercher quelque pièce amoureusement apprise par cœur, quelle surprise pour eux, quel désappointement, de se heurter aux vieilleries d'écriture, qui les dérouteront comme les innovations déroutent nos contemporains! Ici ils verront un *eu* qu'il faut prononcer comme si l'*u* était tout seul, un *aou* dont l'*a* n'est pas *pour de bon*; ailleurs une, deux, trois consonnes mortes.... Ainsi surchargée, la poésie la plus chantante leur paraîtra tamponnée d'une multitude d'étouffoirs. Ils éprouveront le besoin de retrouver en dedans la voix de leurs souvenirs; ils fermeront les yeux, pour échapper à la vue du grimoire sourd. Voilà de quoi rassurer ceux qui hésiteraient aujourd'hui entre le désir du progrès et la crainte de je ne sais quel sacrilège. Ils peuvent, en toute tranquillité, en appeler du maître à ses disciples futurs.

Il est temps de revenir à l'argument des rimes comme *faons*, et par conséquent au détail précis des réformes à faire. On peut prendre un exemple, puisque l'occasion y convie, dans les vers de M. Leconte de Lisle.

J'ouvre sans choisir, et je tombe sur cet endroit de *Thyoné* :

> Du cothurne chasseur j'ai resserré les nœuds;
> Je pars, et vais revoir l'Araunos sablonneux.

Que deviendra l'ensemble de ces deux vers, et, en particulier, que deviendront leurs rimes, quand l'orthographe française aura été réformée dans une mesure raisonnable?

Le hasard m'oblige à insister d'abord sur un point secondaire. Il est évident que le substantif *cothurne* est destiné à perdre son *h*, qui ne se prononce pas et par conséquent est inutile. Ainsi disparaîtra du texte une sorte de tache grammaticale. En effet, si on avait calqué le grec, il aurait fallu *cothorne*, par *tho*; du moment qu'on part du latin, il faut *coturne*, par *tu*, la vraie forme latine étant *coturnus* sans *h* (en dépit des imprimés modernes), et *cothurnus* étant de l'antique faux. Je me hâte de glisser, confus d'être entré dans ces minuties techniques. Du moins ce n'est pas ma faute; c'est celle de notre pédante d'orthographe. La question de *cothurne* ou *coturne* n'existerait pas en français, si on écrivait sans *h*, à la bonne franquette, *ortografe*, *téâtre*, *épitalame*, *Trasibule*, *Tioné*, comme déjà on écrit *trône*.

Pour le corps des deux vers, il n'y a guère d'autre changement à présumer, à moins qu'on n'écrive *resséré*, en dédoublant le groupe *rr*. *Chasseur*, *revoir*, *Araunos* pourront encore longtemps demeurer tels quels. — Restent les deux rimes, *nœuds, sablonneux*. C'est à propos d'elles que l'argument nouveau va trouver son emploi.

Sablonneux, un jour qui n'est pas loin, devra s'écrire *sabloneus*, par un seul *n*, comme *limoneux*, et surtout avec un *s* au lieu d'*x* pour lettre finale. Cet *s* conviendra mieux à la grammaire — car le féminin est *sablonneuse* et non *sablonneuxe* — ainsi qu'à l'étymologie — car le suffixe latin est *osus* et non *oxus*, et en

vieux français ce suffixe s'écrivait *eus*; — il agréera donc à ceux qui tiennent à ces sortes de considérations. Ce qui importe plus, c'est que l'*s* conviendra mieux que l'*x* à la poésie. C'est, en effet, une loi non abrogée de notre versification, qu'un *s* orthographique à la rime fait attendre un autre *s*. Le pluriel *nœuds* appelle par conséquent *sabloneus*. La nouvelle orthographe, d'emblée, mettra en relief tout naturellement l'exactitude de la rime. C'est quelque chose, car, jusqu'ici, on ne la rend juste que par le secours ou plutôt par l'expédient d'une petite règle supplémentaire, tout artificielle, en vertu de laquelle l'*x* usurpateur est censé être identique à l's qu'il supplante, et qu'il eût été plus simple de ne pas laisser déloger.

Quant à *nœuds*, c'est un mot singulièrement surchargé. A coup sûr, on en ôtera d'abord le *d* muet. *Un nœu*, alors, sera au verbe *nouer* comme *un vœu* au verbe *vouer*. Puis, dans *nœu* et *vœu*, on pourra remplacer l'*œ* par *e* simple; *neu* et *nouer*, *veu* et *vouer*, seront ainsi exactement symétriques à *aveu* et *avouer*, *jeu* et *jouer*. En écrivant donc *un neu* tout bonnement, on n'aura pas brouillé la langue; tout au rebours, on y aura mis l'ordre. Ici, comme toujours, l'orthographe simple est la véritable orthographe étymologique, j'entends celle qui montre le mieux les relations mutuelles des mots. — *Un neu* aura naturellement pour pluriel *des neus*. Si bien que la rime deviendra irréprochable pour l'œil comme elle l'est pour l'oreille : les *neus*, l'Araunos *sabloneus*. En somme, en s'abandonnant, selon le conseil des érudits, à un pur principe, le principe phonétique, on aura ajouté à la netteté de la versification, à son vernis pour ainsi dire, et, par suite, au lustre de la poésie elle-même.

Ainsi le point de départ est scientifique, mais c'est à l'art qu'on arrive. Rien d'étonnant d'ailleurs si la science, qui enseigne la précision, mène du côté de l'art, qui veut la justesse. Il semble même qu'on aurait dû apercevoir plus tôt cette solidarité.

En fait, personne ne semble y avoir songé avant M. Psichari, qui est non seulement un poète, mais un savant, un linguiste. Il était familier, par un heureux cumul, avec les clartés de la méthode aussi bien qu'avec les chaleurs de l'inspiration. Aussi a-t-il été le premier à démêler par raison ce qu'embrouillait l'instinct, le premier aussi à juger avec sentiment comme d'autres avaient jugé d'une façon froide. Il a reconnu d'avance, dans un progrès présenté comme utilitaire, la satisfaction future d'une des plus subtiles délicatesses. Il a été ainsi le précurseur de ces jeunes poètes de l'avenir, à l'arrêt desquels nous en appelions tout à l'heure; il a su pressentir ce qui, après coup, crèvera les yeux [1].

IV

L'argument de M. Psichari en suggérera un autre, si on se rappelle ce qui a été dit plus haut des déformations qui menacent la prononciation française, au cas où l'orthographe ne serait pas réformée.

Supposons, par impossible, que l'orthographe compliquée subsiste, et que, par une conséquence forcée, celles des lettres muettes qui dorment encore s'éveillent à leur tour. Tôt ou tard, si cela est — dans cent ans, dans deux cents, à moins que ce ne soit dans cinquante seulement, — nos descendants se mettront à faire sonner le *d* superflu laissé dans *nœud*. Il osera entrer

1. *Post-scriptum.* — D'après un des « Billets du matin » publiés dans *le Temps* (28 novembre 1889), certains poètes raffinés feraient exprès d'apparier dans leurs rimes des orthographes dissemblables. Pour rimer avec *j'imite*, par exemple, ils préféreraient *mythe* à *stalagmite*. J'ignore quels Byzantins se font gloire de ces recherches bizarres. M. Leconte de Lisle, du moins, ne les a pas autorisés de son exemple, car c'est *clés* et non *clefs* qu'il fait rimer avec *attelés*. (L'*Agonie d'un saint*, 15e strophe.)

dans notre langue, ce *d* latin et non français qui est déjà de trop dans notre écriture, ce *d* contraire à l'analogie, contraire à la prononciation actuelle et à celle d'autrefois, que ne faisaient entendre ni les sujets de Louis XIV, ni ceux de François Ier, ni ceux de saint Louis, qui a été ajouté sur le papier par je ne sais quels pédants en *us*, et qui, parmi tant de consonnes de fantaisie, semble particulièrement fait pour être l'abomination et la désolation des linguistes.

Dès lors, ce n'est plus seulement pour l'œil que la rime *nœuds, sablonneux* paraîtra défectueuse; elle le sera aussi pour l'oreille. Ce sera bel et bien une rime fausse, et l'agacement des linguistes se communiquera à tous les amateurs de poésie, qui ne pourront plus lire *Thyoné* sans faire la grimace au passage.

Que de rimes deviendront fausses, de la même façon, non seulement dans Leconte de Lisle, mais dans Hugo, dans Musset, dans Chénier, dans Racine, dans La Fontaine! Toute la poésie française sera atteinte, le jour où les *loups* ne rimeront plus réellement avec *jaloux*, ni les *mots* avec *dos*. Quant aux *faons*, qui auront cessé de même de rimer avec *enfants*, ils donneront une syllabe de trop à tous les vers où l'on aura eu l'imprévoyance de les nommer. Et cela bientôt, demain peut-être. Aujourd'hui, il est temps encore. Un bon échenillage sauvegardera l'intégrité de la poésie, s'il est fait vite.

V

Pour défendre le *statu quo*, les gens du monde recourent volontiers à des raisonnements quasi doctes. Ils font intervenir le latin et le grec; ils n'ont que l'étymologie à la bouche. Pour l'amour et par la vertu de l'étymologie — à entendre ceux qui n'ont aucune notion de la méthode étymologique, — l'orthographe

doit être encombrée de lettres, de traits d'union et d'accents, bariolée d'inconséquences, longue à apprendre, difficile à pratiquer, riche enfin d'achoppements et de savants traquenards semés tout le long de la route, et semblable au *Jeu de l'oie*, où l'on n'arrive au *Jardin* qu'après avoir ragé d'impatience dans le *Puits* ou la *Prison*.

Ce n'est pas le lieu de discuter cette théorie. Il suffira de dire ici que les hommes compétents la repoussent. Nos linguistes les plus éminents — on ne saurait trop insister là-dessus — ont signé à l'envi la *Pétition* réformatrice, soit qu'ils fussent *romanistes*, comme MM. Gaston Paris, Paul Meyer, Chabaneau, Clédat, Gilliéron, Thomas, l'abbé Rousselot, soit qu'ils s'occupassent des langues anciennes, comme MM. Bréal, Victor Henry, Ferdinand de Saussure.... Non, l'étymologie sainement entendue n'interdit pas de simplifier l'orthographe ; elle le commande au contraire. L'invoquer contre la réforme, c'est purement et simplement usurper son nom.

De même il y a abus, j'espère qu'on l'a compris, et il y a renversement de la vérité, quand on fait valoir de prétendues objections esthétiques. En réalité, la considération du beau prescrit ici la même chose que la recherche de l'utilité ou celle de la rigueur. Qu'on fasse droit aux réclamations formelles de la science, et qu'on cède sans regret à l'intérêt commun des particuliers et du pays ; par surcroît, sans avoir la peine d'y penser, on aura pourvu à l'élégance de l'orthographe prise en elle-même, à la justesse et à la stabilité de la versification, à l'euphonie durable de la langue. On aura travaillé pour les délicats en même temps que pour les politiques ou les économistes, en même temps que pour les érudits. La routine pourra se plaindre, mais non pas l'esthétique.

(*Revue bleue*, 23 novembre 1889.)

TABLE DES MATIÈRES

Coulommiers. — Imp. P. BRODARD et GALLOIS.



